MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Supplément du N° 64. — Décembre 1878.

DE L'ORIGINE ASIATIQUE DES INNOÏT OU ESQUIMAUX

PAR

LE R. P. EMILE PETITOT, O. M. I.

MISSIONNAIRE DES ESQUIMAUX TCHIGLIT.

Dans la présente Etude, la neuvième que je publie sur les peuples de l'Amérique hyperboréenne (1), je me propose d'établir aussi solidement que possible l'origine asiatique de la grande famille esquimaudo-caraïbe, par l'examen et la discussion des trois chefs qui suivent :

(1) Les six études qui ont précédé celle-ci sont : 1° Etude sur la nation montagnaise. Publiée dans les « Missions catholiques » du 16 octobre 1868 au 26 février 1869. — 2° Monographie des Dènè-Dindjié, avec un essai sur leur origine, 1876. Paris, Ernest Leroux. — 2° Monographie des Esquimaux Tchiglit, *idem*. — 4° Une légende des Dindjié ou Loucheux, publiée par la *Revue de philologie*, 1876, E. Leroux. — 5° Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse, 1876. — 6° Essai sur Ta-han et le pays des Femmes publié par les *Matériaux* de M. E. Cartailhac, 1876. — 7° Légende populaire des Hommes-Chiens, 1877. — 8° Quelques preuves de l'origine asiatique de plusieurs peuples américains, 1877, publiées par la *Revue d'anthropologie*.

1° Une tradition populaire des *Tchiglit* et des *Tuski* (tribus esquimaudes) touchant leur origine occidentale;

2° La possession d'un mythe et d'un culte asiatiques par la famille esquimaudo-caraïbe;

3° La division en deux classes des Indiens de cette même famille, division que nous retrouverons en Asie.

Afin de donner à ce travail toute l'étendue qu'il requiert, j'ai dû revenir sur plusieurs points auxquels j'avais déjà touché dans mes précédentes Etudes. Je prie mon bienveillant lecteur de me pardonner ces redites, que la nature des sujets que je traite nécessite quelquefois. Il ne faut pas oublier qu'en matière d'origines américaines, nous travaillons sur le probable ; et que la marche la plus naturelle à suivre, dans les études de ce genre, est celle que dictent le bon sens et la logique, c'est-à-dire procéder du plus connu au moins connu. Il est donc urgent que j'établisse mes Etudes subséquentes sur les conclusions des précédentes ; et que je revienne sur celles-ci lorsque des preuves nouvelles et plus convaincantes surgissent à la lumière, par le fait de mes investigations.

Ceci posé, j'entre aussitôt en matière.

CHAPITRE PREMIER.

EXAMEN D'UNE TRADITION DES ESQUIMAUX RELATIVE A LEUR PROVENANCE OCCIDENTALE (PAR PAPPORT A L'AMÉRIQUE).

Dans ma monographie des Esquimaux-Tchiglit qui habitent les bords de la mer glaciale et les bouches du fleuve Mackenzie, j'ai cité une tradition nationale de ce peuple, dont je recueillis moi-même les termes, en 1870. Il y est dit, relativement à l'origine des *Innoït-Tchiglit*,

ou Esquimaux américains, que deux frères furent procréés par un *Castor* géant, dans une île de l'océan Occidental ; et qu'ils quittèrent ensuite ce séjour pour venir aborder à la côte occidentale de l'Amérique. Mais ils s'y prirent bientôt de querelle, en vinrent aux mains, et furent obligés de se séparer. L'un des deux frères devint le père des Esquimaux à labrets, ou *Tchiglit*. L'autre fut l'ancêtre des Esquimaux-Souffleurs, ou *Tchubluït*, *Tchubluraotit*.

Les *Tchiglit* pensent que ces Esquimaux-Souffleurs sont de même descendance que les Blancs, ou plutôt les Russes ; soit parce que les *Tchubluït* ont le teint plus blanc que les autres Esquimaux ; soit parce que les Russes arrivèrent en Amérique par le continent asiatique, qu'habitent les *Tchubluït*.

Ces deux raisons peuvent d'ailleurs être également cause de cette opinion, parce qu'il existe effectivement deux types distincts parmi les Innoït : l'un aux yeux droits et au teint blanc rosé ; l'autre aux yeux petits et très-obliques, dont le teint est d'un brun sale.

Un voyageur moderne (1) cite à son tour une courte tradition des *Tuski-Cachalots* des environs du détroit de Behring, sur la rive asiatique, qui cadre en tous points avec celle de mes Esquimaux du Mackenzie, et en démontre l'exactitude, en même temps qu'elle me fournit l'occasion de revenir sur la question de l'origine des Innoït et de l'éclaircir davantage.

Cette tradition rapporte que les *Tuski-Cachalots* (2) vivaient jadis *dans les îles* en compagnie des Esquimaux à labrets. Ils s'y prirent de querelle, et ces derniers ayant été

(1) M. William H. Dall, directeur du corps scientifique d'exploration de l'Alaska.

(2) Ce peuple se nomme lui-même *Ta-gut*, d'après von Baër cité par sir John Richardson.

les plus forts, ils contraignirent les Cachalots à traverser le détroit de Behring, pour aller chercher un refuge sur la côte asiatique, chez les *Tchuktchis* à rennes. Ceux-ci reçurent les *Tuski* fugitifs avec hospitalité et leur permirent de s'établir sur leur territoire, dont les Tuski-Cachalots n'occupèrent d'ailleurs que le littoral, y vivant de la chasse et de la pêche des animaux marins (1). Ils y élevèrent des chiens, à l'instar de leurs frères d'Amérique ; tandis que les Tchuktchis ont domestiqué le renne, comme les Samoïèdes et les Lapons.

La tradition des Tuski-Cachalots ne dit pas de quelles îles ce peuple vint aborder en Asie, après avoir touché au sol américain et en avoir été repoussé par leurs frères les Esquimaux à labrets. Le voyageur qui rapporte ce récit a bien ajouté, entre parenthèses, que ce fut des îles Diomèdes, deux îlots qui occupent le milieu du détroit de Behring ; mais la chose est d'autant plus impossible qu'il est parfaitement ridicule de faire sortir les deux branches d'un aussi grand peuple de deux petits rochers arides, situés seulement à quelques milles de l'un et l'autre continent. Autant vaudrait-il dire qu'elles y ont poussé comme des champignons.

D'ailleurs la tradition de mes *Tchiglit* dit positivement que les deux frères, souches des rameaux américain et asiatique de la nation *innok*, prirent naissance dans l'île du *Castor*, qui, selon les Tuski, sont en nombre multiple (*les îles*). Or, il n'y a et ne saurait y avoir de castors sur les rochers dénudés des Diomèdes.

Ce qui paraît avoir porté M. W. H. Dall à avancer que la nation des Tchiglit est issue des Diomèdes est la lecture de plusieurs écrits dont les auteurs russes, navigateurs ou commerçants, trouvèrent des Tuski et des Innoït à la-

(1) *Alaska and its Ressources*, London, 1870. Sampson Low, Son and Marston, p. 375.

brets en guerre, dans les deux îles Diomèdes, il y a deux siècles (1). Mais ces faits, loin de prouver que les *Tuski* tirent leur origine *des îles* Diomèdes, confirment au contraire la véracité du récit de mes Tchiglit. Car il est naturel d'admettre que, dans la séparation qui s'opéra en Amérique entre les deux peuples rivaux, le parti tchiglerk, en expulsant son frère, le Tuski, à travers le détroit de Behring, dut le poursuivre au moins jusqu'à ces rochers Diomèdes qui en occupent le milieu, afin de se rendre aussitôt maître de cette position stratégique qui commande le détroit, et d'empêcher à tout jamais les Cachalots de revenir en Amérique. Actuellement en effet, ces deux îlots ne sont habités que par cent cinquante âmes appartenant à la tribu des Esquimaux à labrets. Ce nombre si minime démontre jusqu'à l'évidence que les Diomèdes ne sauraient avoir été le berceau de la nation *Innok*.

Avant de prouver que ce berceau est situé à des latitudes plus méridionales, je veux constater que mes Esquimaux-Souffleurs ou *Tchubluit*, *Tchubluraotil*, et les Tuski-Cachalots de M. Dall, sont bien un seul et même peuple.

Ceci est d'autant plus facile que personne n'ignore que le Cachalot est un cétacé souffleur et que dans le langage vulgaire on ne lui donne pas d'autre nom. Mais M. Dall me fournit lui-même la matière de cette identification, en disant que les Tuski-Cachalots de Hooper furent primitivement désignés, par les officiers de l'ancienne compagnie russe, sous le nom de *Tchukluk-méut*. Ce nom est, en effet, identique à celui de *Tchubluït*, qui au singulier fait *Tchubluk*, comme *Innoït* fait *Innok*, *Tchiglit* fait *Tchiglerk*, etc. De plus, en langue esquimaude les consonnes

(1) Ces voyageurs russes étaient Siméon Deshneff, en 1648, Lhertakoff en 1730 et Pierre Popoff en 1711. Voir *Alaska*, etc., p. 375.

composées *kl*, *bl*, *il* sont affixes et convertibles entre elles, comme dans la langue dènè-dindjié, et peuvent même se transmuter en un *l* simple. Quant à la terminaison *méut* (au singulier *méork*), c'est un suffixe qui, joint à une désignation locale, à une épithète adjective, revêt la signification de *gens*, *peuple*, *habitants*, que cependant il ne possède pas isolément ; n'ayant par lui-même aucune autonomie propre. Ce suffixe est verbal et indentique au *gwan* ou *kwan* des Kollouches, au *kuttchin* des Dindjié, et aux *kottané*, *eyttané*, *gottiné*, *pottinè*, *ottin* des Dèné. Chez tous ces peuples il a la même signification et s'emploie de la même manière.

Tchukluk et *Tchubluk* signifiant également Souffleur, Cachalot (1), le mot composé *Tchukluk-méut* signifie littéralement et absolument le Peuple-Souffleur, le Peuple-Cachalot. Par une fort légère variante de dialecte, les Esquimaux du bas Mackenzie diraient *Tchublur-méut*, le *k*, le *g*, l'*r* guttural et le *ch* étant également convertibles et transmutables d'un dialecte dans un autre.

Mon indulgent lecteur peut donc se convaincre de l'identité incontestable des *Tuski-Cachalots*, de MM. Hooper et Dall, avec mes Esquimaux-Souffleurs.

J'ai également constaté ailleurs (2) que la terre lointaine et occidentale d'*Akilinerk* ou *Akillinerk*, dont les Innoït du Groënland ont conservé un souvenir si vivace et si profond, n'est autre que le pays habité par la tribu esquimaude des *Akilinerk-méut*, que mes Innoït du Mackenzie placent sur la côte occidentale du territoire d'Alaska. *Akilinerk* signifiant lieu de l'abord, du commencement, son nom concorde parfaitement avec les traditions des Innoït touchant la portion du continent américain à laquelle

(1) Du verbe esquimau *tchubluara*, je souffle.

(2) *Monographie des Esquimaux-Tchiglit*, 1876. Paris, E. Leroux, page 22.

abordèrent autrefois les deux frères, symboles de leur double nationalité.

Mais les souvenirs de mes Tchiglit se reportent plus loin encore dans le Sud-Ouest, ainsi que je l'ai dit; et la tribu qu'ils prisent le plus, celle dont ils imitent plus particulièrement les usages, les coutumes, les modes, est celle des *Opkwam-méut* (gens ou peuple de l'entrée) (1). Cette tribu, dans laquelle je reconnais les *Kuskutchewaks* ou Tchukatchis de M. von Baër, est une des plus méridionales de la nation esquimaude, sur le continent américain, puisqu'elle avoisine immédiatement les Aléoutes. Elle habite sur le continent entre les fleuves Kuskoquim et Youkon, et se nomme elle-même *Akul-méut*; mot qui a le même signification que *Akilinerk-méut* (2).

Il me reste à trouver l'île ou plutôt les îles sur lesquelles le *Castor* géant donna naissance aux deux frères, souches de la nation esquimaude sur l'un et l'autre continent.

Le petit groupe des îles Pribyloff, qui est situé dans la mer de Behring par 57 degrés de latitude nord et 169° 30′ de longitude ouest de Greenwich, et avoisine immédiatement l'archipel aléoutien, nous la manifeste aussitôt. L'*île du Castor*, connue des Russes sous le nom de Bolrôwi, qui a la même signification, fait effectivement partie de ce groupe.

Mais bien que cette île ait pu servir de point de ralliement et ensuite de départ vers le nord, aux peuplades Innoit, leurs traditions ne sauraient leur allouer un berceau aussi étroit. Aussi le peuple tuski ou *tchubluik* dit-il être sorti *des îles* et non d'une seule île.

(1) De *opkwark*, porte; *opkwertoark*, ouvrir.

(2) L'un et l'autre sont formes de l'adverbe *ako, aku*, d'abord, au commencement; auquel se joint l'affixe *li* ou *ri* qui, intercalé dans un mot, en fait un verbe substantif; et du suffixe causatif *nerk*, qui est également suffixe locatif.

Effectivement, l'archipel des îles *Aléut*, à en juger par son nom dont le singulier est *Aléuk*, ne porte pas d'autre désignation, en esquimau, qu'îles Castor; car dans le dialecte de ces mêmes *Akulméut* ou Kustkutchéwaks, dont il a été question plus haut, le nom du castor n'est autre que *Aléuk-itark* (l'habitant des Aléut), *itark*, *itoark*, étant le verbe locatif *y être* à la troisième personne du singulier.

Ceci est d'autant plus remarquable que ce dialecte fait seul exception touchant le nom de cet amphibie. Partout ailleurs, dans les autres tribus innoït, le castor a un nom propre et se nomme *Paluktork* ou *Kigeark*.

D'après les Innoït eux-mêmes, l'archipel aléoutien est donc désigné comme la patrie par excellence du castor, soit que ces îles innombrables recèlent effectivement une large quantité de ces rongeurs (1), soit, ce qui est encore plus probable, que la manière dont leur nation a traversé le Pacifique d'Asie en Amérique, en naviguant d'île en île, à la manière du castor, tout en y séjournant et en y laissant des colonies, les ait portés à appliquer ce nom emblématique de leur nationalité à l'archipel qui la reçut tout d'abord.

C'est de là, sans aucun doute, qu'a pris naissance la fable du *Castor*, père des deux branches de la race esquimaude et qui est évidemment la figure symbolique d'un peuple navigateur et constructeur. Personne n'ignore que les Aléoutiens sont de race esquimaude et parlent un dialecte innok, ainsi que les Tuski.

Maintenant, que le lecteur veuille bien se rappeler la tradition des Dènè Peaux-de-lièvre, qui, comparant elle aussi à un *castor* (tsa) l'entière nation des Dènè, lui fait traverser la mer occidentale en fuyant une nation ennemie, et aborder à la rive américaine ; tandis que sa sœur

(1) Dans l'île Unalaska, une des Aléoutiennes, se trouve aussi la baie du *Castor* C'est un des meilleurs mouillages.

Porc-épic (tsi) demeure à se lamenter sur les rivages asiatiques (1).

Il existe dans cette communauté d'idées et de figures symboliques entre des nations de langue, d'origine et de mœurs si différentes entre elles que le sont Déné et Innoït, une preuve bien puissante de ce fait : qu'elles n'ont comparé leur nationalité respective au *castor* que parce qu'elles atteignirent le continent américain par une route de forme analogue aux chaussées que cet amphibie construit au travers des cours d'eau et au débouché des lacs.

Eh bien, je le demande au lecteur impartial, quoi de plus semblable à une gigantesque *chaussée de castor* que cette longue chaîne non interrompue d'îles et de langues de terre, qui, après avoir en quelque sorte jeté un barrage et un brise-lames entre la mer Glaciale et l'océan Pacifique, de la presqu'île Unalaska à celle du Kamtchatka, se continue, dans l'Ouest, par le long archipel des Kouriles, des îles Yesso et Tarrakaï jusqu'à l'embouchure du Saghalien-Oula, pour nous placer en pleine Tartarie; tandis que dans le Sud-Ouest elle nous transporte dans le cœur de l'empire chinois par ces mêmes Kouriles, l'archipel japonais et la presqu'île coréenne.

De ce dernier point, il est également facile d'atteindre l'Hindoustan, en suivant les îles Lieou-Kieou, Formose, les Philippines et l'archipel malais.

Toutes ces pointes de terre, tous ces longs chapelets d'îles sans nombre ne sont séparés entre eux que par des détroits ou d'insignifiants bras de mer, que des navigateurs de science fort médiocre, tels que le sont les Japonais, les Chinois et les Malais, ont parcourus et explorés en tous sens. Aussi le voyageur Kracheninikow remar-

(1) *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 55.

que-t-il que la population des îles Kouriles se compose de deux types, où l'élément japonais, au teint blanc sale, s'allie étroitement au brun jaunâtre de l'élément tartare qui peuple le Kamtchatka.

D'après ce voyageur et selon le témoignage de Steller, les Kouriliens tiennent à la fois et des Japonais et des Esquimaux, tant pour les coutumes que pour le genre de vie. Ainsi ils vont nus et se peignent le corps comme les Esquimaux. Ils se nourrissent de la chair des animaux marins, se servent de barques de peau et de raquettes, habitent dans des yourtes et dans des balaganes. Entre les Kirouliens et les Kamtchadales, et entre ces derniers et les Aléoutes, qui sont de race esquimaude, les mêmes rapports ont été remarqués. Leurs haches, leurs canots, leurs vêtements, leurs pipes, leur chaussure, etc., sont les mêmes. Les traits du visage eux-mêmes sont identiques, Enfin tout porte à croire, dit Steller, que l'origine de ces peuples est la même. Leurs langues seules diffèrent entre elles, mais cette divergence ne prouve rien, car plus la science ethnologique se perfectionne, plus il devient évident que le langage tout seul ne saurait constituer un criterium de certitude touchant l'origine d'une nation. Qu'on jette les yeux sur l'Amérique du Nord, par exemple, et qu'on essaye de compter le nombre de langues barbares qui y ont cours. Pourrait-on nier toutefois qu'il n'existe une étroite parenté entre un grand nombre de peuplades peaux-rouges?

Ce qui précède suffit pour démontrer que, si les traditions nationales de nos Innoït du Mackenzie et de Behring ne désignent que les *îles du Castor*, c'est-à-dire les Aléoutes, comme ayant été le berceau de leur nation, en réalité les faits prouvent que leur souche ne s'arrête pas là, mais provient du continent asiatique, par les Kouriles et le Kamtchatka. Ce sont les souvenirs des *Akul-*

méut et des *Aléutes* qu'il faut interroger maintenant. Je ne doute nullement que leur témoignage ne confirme la théorie que je n'ai aucune crainte d'affirmer.

Les caractères physionomiques des *Innoit* prouveraient seuls, aux yeux des observateurs les plus prévenus, que cette nation se compose, comme les Aléoutiens, les Kouriliens, les Kollouches, les Caraïbes, d'au moins deux éléments : l'un grand, blanc, au teint coloré d'incarnat, aux lèvres rubicondes, au nez aquilin ou du moins arrondi et non épaté, et aux yeux droits; peuple velu et barbu comme les Aïnos, les Tuski et que je crois appartenir à la race scythe ou altaïque; comme les Lapons, les Samoièdes, les Finnois, les Irlandais, etc. Cette race domine surtout dans le Nord-Ouest. L'autre race est petite, au teint jaune foncé tirant sur le bistre, à la face plate et ronde, anx yeux petits, bridés et très-obliques, à la mine cauteleuse du Chinois. Je la crois de race mongole. Elle domine dans l'est du continent, au Labrador, dans le Groënland, ainsi que dans les terres boréales. Néanmoins, elle se trouve mêlée à la première race dans tout le Nord-Ouest.

Ici je dois réfuter d'avance une erreur qui pourrait surgir d'un passage mal interprété d'Alexandre de Humboldt. L'éminent Prussien dit que le peuple aléoute se nomme lui-même *Kagataya-Koungns;* ce qu'il traduit par *Peuple de l'Est,* sur quoi l'auteur déjà cité plus haut, et qui cite ce passage, en tire pour conclusion que les Aléoutes sont aborigènes de l'Amérique (1). Il pourrait ajouter, dans ce cas, que l'entière nation esquimaude, dont ils font partie, en est également issue, et partant qu'elle en est autochthone.

Mais cette conclusion est erronée, et ce voyageur s'est

(1) *Alaska and its Ressources,* p. 385.

chargé lui-même, quoique sans s'en douter, de détruire l'objection qu'il voudrait en tirer en faveur du peuplement des îles Aléoutiennes par des migrations sorties d'Amérique.

En effet, à la page suivante, M. Dall, observant que les Aléoutes se composent de deux éléments distincts : les *Atkans* et les *Unalaskans*, dit que les premiers habitent la partie occidentale de l'archipel, tandis que les seconds en occupent la portion orientale. Division toute locale, comme on le voit, et qui n'a nullement trait à la provevenance originelle de ces deux tribus. Comme c'est dans le dialecte des Aléoutes orientaux eux-mêmes, que le nom des Aléuts se traduit par Peuple de l'Est, on ne saurait y trouver aucun indice qui pût dénoter une origine orientale, c'est-à-dire purement américaine. Ce nom constate seulement que les *Unalaskans* occupent l'est de l'archipel ; de même que le nom des *Atkans* doit fournir le même témoignage par rapport à leur situation à l'ouest de ces mêmes îles.

Mais quand bien même chacun de ces deux peuples appliquerait à toute la nationalité aléoute un nom qui ne convient qu'à l'une des deux tribus qui la composent, il n'y aurait en cela rien qui pût étonner ni dérouter quiconque est assez au fait du caractère et du génie des Indiens, pour savoir que leur vanité nationale les porte tous et de partout à s'arroger exclusivement une supériorité et une priorité qu'ils dénient obstinément à tous leurs voisins et même à leurs frères.

Mais ici tel n'est pas le cas. Rien de plus naturel qu'un peuple qui habite à l'est d'un pays quelconque se nomme le peuple de l'Est. Tel est, entre autres, le nom sous lequel les Algonquins sont connus de leurs voisins les Iroquois. Mais que des peuples qui habitent à l'est et au nord d'un continent, tels que le sont les Dènè, les Dindjié et les

Innoït, désignent le Sud-Ouest comme le point de l'espace qu'occupe leur patrie première, ou, en d'autres termes, s'intitulent *peuples de l'Ouest*, voilà qui nous convainc et qui nous force à conclure à l'origine occidentale et asiatique de ces peuples.

L'objection suscitée par le passage de Humboldt n'est donc pas réelle. Mais voilà qui est convaincant et qui milite bien en faveur de ma thèse.

C'est un fait singulier, mais bien établi, fort caractéristique et qui jusqu'ici n'a point été remarqué, que le nom propre du peuple siamois, *Taï*, est identiquement le même nom, ou à peu de chose près le même, que portent une foule de nations qui peuplent la Polynésie ou la côte occidentale de l'Amérique, particulièrement de la grande famille esquimaude (1).

Ces peuples ajoutent seulement à ce monosyllabe un suffixe qui varie avec leur langue et qui est analogue au *méork, méut* des Innoït ; c'est-à-dire qu'il signifie *gens, peuple, nation.*

Je note tout d'abord que la grande presqu'île que découvrirent les Samanéens de Samarcande en allant au Fou-Sang, ou l'Amérique, est nommée par eux Ta-han.

Donc, les Siamois se nomment eux-mêmes . . . . (mot qui signifie les *libres*).	Taï
Les insulaires des îles des Amis nomment leur île. .	Taïti.
Les Caraï, les Xicagues d'Opotoro, dans le Hondura, se nomment.	Ta-ho.
Les Aléoutiens Atkans s'appellent eux-mêmes . . .	Taï-och.
Les Aléoutiens Unalaskans	Ta-giach.
Les Nabajoes de l'Arizona.	Tana.
Les Kamtchadales Tchuktchis.	Ta-tchut.
Les Piros, peuple des Pueblos.	Ta-han-ena.
Les Tuski-Cachalots ou Tchubluït	Ta-gut.
Les Kollouches Ugalentsi.	Ta-gwan.

(1) On trouvera dans le troisième chapitre la justification complète de ce rapprochement qui, ici et de prime abord, pourra paraître paradoxal.

Les Kollouches vrais	Ton-gwan.
Les Tangiens appellent leur île.	Ton-ga.
Un peuple sauvage de Luçon se nomme lui-même. .	Tin guian.
Les Tagals ou habitants non malais des Philippines s'appellent..	Ta-no.
Les Esquimaux de l'île Kadiak.	Taï-yuk.
Les Aztèques de Nahuatls de San Salvador.. . . .	Ta-kat.

Il est à remarquer que chez un grand nombre de ces mêmes peuples, ou chez leurs voisins, cette même racine sert également à exprimer les mots *chef*, *maître*, *grand homme*, ce qui est d'autant plus un signe évident d'une communauté d'origine de ces mêmes peuples avec les Siamois, que le nom de ces derniers, *Taï*, signifie *hommes libres*, *hommes francs*, d'après Laloubère (1), parce que ces derniers, en effet, naissent tous libres et maîtres d'eux-mêmes. Ainsi, roi, chef, maître, se disent :

En japonais.	Taï-coun.
En yakoute.	Taï-yon.
En chinouk.	Taï-hè.
En aléute unalaskan	Taï-aku.
En aléute atkan	Toï-gon
En dindjié occidental.	Toï-yon.
En kollouche	Taï-yon.
En esquimau de Kadiak.	Tuï-yuk.
En tongien	Tuï.

Le même phénomène philologique s'observe pour un autre monosyllabe qui signifie *Hommes* et qui est le nom collectif de tous les peuples de race esquimaudo-caraïbe. Ce monosyllabe est *Kha* au singulier. Au pluriel on y joint un suffixe qui varie avec les dialectes. Ainsi :

Le peuple kollouche, pris collectivement, se nomme.	Kha-gut.
Les Kollouches Kaïgané se nomment.	Khaï-gwan.
Les Groënlandais.	Kha-ralit.
Les Caraïbes se donnent eux-mêmes le nom de . .	Kha-linago.
Certaines tribus himalayennes	Kha-sia.

(1) *Dictionnaire d'ethnographie*, rubrique Siamois.

Les Samoïédes.	Kha-sova.
Les Kamtchadales vrais.	Us-kham.
Les Yakutes.	Khis.

Or cette même racine sert également à désigner un *chef*, un *homme libre*, un *maître*. Ainsi ces mots se disent :

En esquimau	Kha-tétsé
En dindjié oriental	Kha-kwadhœt.
En dindjié occidental	Kha-krè.
En dènè septentrional	Kha-ower.
En dènè méridional	Kha-oldhœt.
En dnaïné ou atman	Khas-kayn.
En menaïtz.	Khis-kha.
En kollouche Ton-gwan	An-khaw.
En kollouche stikine	An-khova.
En tezendale	Kha-nek.
En maya	Kha-lel.
En kachiquel	Kha-lel.

Il est fort probable que le suffixe tartare *Khan* ou *chan* n'eut pas d'autre signification que celle du mot *Kha* (*vir*); parce que telle est celle du titre chinois *Jén*, du suffixe nominal dindjié *Ju*, du suffixe dènè *Yu*, etc., etc. Ce dernier est employé seul chez certaines tribus esquimaudes pour désigner un homme (*homo*). Il fait *Yuk*, au singulier, et *Yut*, au pluriel. Ne dit-on pas chaque jour en français emphatiquement en parlant d'un héros, d'un brave, d'une forte tête : Celui-là, c'est un *homme*, voilà un *homme* ?

Voici encore quelques conformités de noms propres entre des peuples américains et des peuples asiatiques :

Les Esquimaux du fleuve Kuskoquim sont connus sous le nom de	Tchoukatchis.
Les Koriaks à rennes, sous celui de.	Tchouktchis.
Les Ostiaks, peuple altaïque, sous celui de.. . . .	Tchoutitchis.
Les Tuski-Cachalots portent aussi le nom de . . .	Tchoubluit.
— — et de . . .	Tchoukluit.
Les Esquimaux à labrets se donnent celui de . . .	Tchigiit.

Tout donc, jusqu'aux analogies présentées par les noms

eux-mêmes, concourt à faire de la nation esquimaude un peuple d'origine asiatique.

Il se peut d'ailleurs que la nation de navigateurs, quelle qu'elle ait été originellement et de laquelle sont sortis les deux peuples d'abord frères, puis ennemis, qui paraissent avoir peuplé en cheminant les Kouriles, Yesso, la grande île Saghalien, le Kamtchatka et l'archipel aléoutien, après avoir suivi dans sa marche vers l'extrême orient cette longue file d'archipels semblable à la *chaussee d'un castor* gigantesque ; il se peut, dis-je, qu'elle ait pénétré tout d'abord dans l'intérieur de l'Amérique, ou tout au moins le long de la lisière des terres occidentales que bornent les montagnes Rocheuses ; puis qu'ayant été repoussée du continent par les peuples qui s'y étaient établis avant elle, elle se soit vue forcée de rebrousser chemin, et de reprendre en sens inverse la même route jusqu'au milieu de l'archipel aléoutien. Là, prise entre le flot des nouveaux arrivants et celui de ses ennemis qui la poursuivaient, elle aura été obligée de s'avancer vers le nord, en quête d'un territoire, et sera allée demander un refuge aux plages solitaires de l'Alaska. Après y avoir abordé, l'absence du danger aura permis aux querelles intestines de se renouer et une scission se sera opérée dans la nation esquimaude, scission nécessitée par des ressources alimentaires qu'ils durent lui présenter de prime abord. Le résultat final de cette division aura été le peuplement de l'extrême nord de l'Asie par la branche des *Innoït-Tchubluit* ou Cachalots ; tandis que les *Innoït-Tchight* ou à labrets se répandaient le long des rivages de l'Amérique arctique, et dans les grandes îles de la mer de Glace.

Mais d'autres tribus esquimaudes auront sans doute pu échapper à leurs ennemis en traversant le continent de l'ouest à l'est. Pourchassées à outrance par les peuples

des races dènè-dindjié et algique, ces Innoït auront gagné le littoral de la vaste baie d'Hudson et de là seront allés peupler le Labrador et les îles de la mer de Baffin.

En effet, les Esquimaux de la baie d'Hudson se nomment *Agut,* nom qui s'éloigne de celui des *Innoït* du Nord et du Nord-Est, pour se rapprocher du nom porté par les tribus de l'Ouest : *Agiut, Yagut, Khagut, Tagut,* etc., peuplades qui, comme les *Agut,* habitent à des latitudes plus méridionales que la généralité de la nation esquimaude et servent de transition entre les Innoït et les Peaux-Rouges.

Cette marche de la nation esquimaude que je suis le premier à suggérer, est d'autant plus probable que la forme de l'archipel aléoutien, c'est-à-dire des îles du Castor, dut conduire nécessairement les Innoït en Amérique ; et qu'il eût été insensé de leur part de préférer, à des terres luxuriantes, couvertes de forêts giboyeuses, de riantes prairies, de cours d'eau et de lacs poissonneux, une étroite lisière de rochers arides et de grèves sablonneuses, emprisonnée, les trois quarts de l'année, par les étreintes des glaces polaires.

Qui sait même si la grande nation esquimaude ne compte pas des parents dans l'intérieur du continent américain ? Je le soupçonne d'autant plus que les anthropologistes américains, le docteur Otis, du Medical Museum de Washington, entre autres, trouvent aux crânes des *Allèquèni,* ces anciens constructeurs des *Mounds* mississipiens, les mêmes caractères de dolichocéphalie qui se remarquent en général chez les Innoït. Il est fort probable que ces *Allèquèni* étaient le même peuple que les Caraïbes nomment *Alluaks* ou *Alluaques,* et qu'ils détruisirent entièrement, bien qu'il appartînt à leur nationalité.

Il est de fait que plusieurs nations américaines appar-

tenant aux races algique, maya et qquiché, présentent dans leur nom, lequel est invariablement celui d'*Hommes*, de très-grandes analogies avec le nom des Esquimaux, au singulier : *Innok*.

Ainsi, *homme* se dit	en qquiché	Winak
—	en maya.	Uinik.
—	en huastèque	Inni.
—	en esquimau d'Alaska. . . .	Enok et Enuk.
—	en cris	Inniniw.
—	en savanais ou maskègon . .	Iyiniw

Certains dialectes algiques changent le premier N en L ou LL, ce qui donne en Illinois, pour *homme* : *Illini*, et en Delaware, *Lèni* et *Illèni*.

Ces variantes servent de transition pour arriver au nom primitif des Cris, d'après Duponceau, *Kiristino* ou *Killis-tino* (1), ainsi qu'à celui des Ghiliaks (2) ou Tartares du Saghalien : *Killèni*, *Killien*.

On est libre de rejeter tout rapprochement fondé uniquement sur des étymologies, bien que dans les nomenclatures qui précèdent la fortuité serait plus extraordinaire à admettre qu'une ressemblance reposant sur la parenté de ces peuples ; mais il n'en reste pas moins prouvé, par ce qui a été dit auparavant : 1° que les *Tchubluit* ou Esquimaux-Souffleurs sont le même peuple que les Tuski-Cachalots de MM. Hooper et Dall et que les Tchuklukméut des navigateurs russes ; 2° que ces *Tchubluit*, ou Esquimaux à cachalots, formèrent primitivement un seul et même peuple avec les *Tchiglit*, ou Esquimaux à labrets; 3° que les uns et les autres partirent des îles Aléoutes pour venir aborder à la côte occidentale d'Amérique,

(1) *Alaska and its Ressources*, p. 522.

(2) Les noms propres qui précèdent offrent une certaine ressemblance avec celui d'*Enac* ou *Enak*, nom de la race maudite qui fut ou détruite ou expulsée de la Palestine par les Hébreux. *Killistino* se rapproche de *Philistin*.

où la guerre civile les divisa ; 4° enfin, que le résultat de cette scission fut le peuplement de l'extrême nord de l'Asie par les Esquimaux à cachalots, et de l'extrême nord de l'Amérique par les Esquimaux-Tchiglit.

Voyons maintenant si nous ne pourrions pas pénétrer plus avant dans les origines de ce peuple, par une autre voie : celle de ses coutumes et de ses croyances ; et retrouver jusqu'à son berceau continental. C'est ce que j'espère faire dans mon second chef de preuves.

CHAPITRE II.

Parallèle des coutumes et des croyances de la famille caraïbe-esquimaude avec les coutumes et les croyances asiatiques.

I

Dans mes diverses Etudes sur la grande famille américaine des *Dènè-Dindjié*, je crois avoir démontré suffisamment que la nation occidentale que ce peuple désigne comme étant le reste de ses anciens ennemis ; la nation qui retint les *Dènè* captifs dans une terre lointaine qu'ils désignent sous le nom d'*Eyunnè-Nènè* (la terre des Esprits) (1) ; la nation qu'ils durent traverser en fuyant vers le continent américain, et qui, après s'être opposée à leur passage, les poursuivit ensuite jusque dans la terre de l'exil ; la nation de *femmes*, parce que leurs jeunes gens s'y prostituent comme les efféminés de l'antiquité ; la nation de *chiens*, parce qu'ils affectent un cynisme effronté et

(1) D'après MM. Huc et Gabet (*Voyage dans la Tartarie et le Thibet*), les lamas appellent également l'Occident *Terre des Esprits*.

ne pratiquent pas la circoncision ; la nation de la nuit et des ténèbres, de courtisanes et de fous, d'ennemis et de démons ; que cette nation, dis-je, n'est autre que les peuples kollouche et esquimau, que les montagnes Rocheuses séparent actuellement des Dènè-Dindjié.

Le peuple kollouche, dont le nom vrai est *Kha* au singulier et *Kha-gut* au pluriel, c'est-à-dire *Hommes*, est connu de ses voisins Dènè-Dindjié sous l'épithète peu flatteuse de *Tlin-Ket* (Pieds-de-chiens). Le nom de Kollouche, ou plutôt de Kalliuck, lui vient d'un disque que les femmes portent dans la lèvre inférieure, fendue et distendue pour ce propos, et que les Aléoutes nomment *Kalluichka*. Ce peuple se perfore également le septum du nez.

Cinq peuples américains portent dans la lèvre inférieure le kalliuchka ou un ornement analogue : les *Aléut*, les *Khagus* ou Kollouches, les *Khallinago* ou Caraïbes, les *Botocudos*, peuple brésilien de la famille guaranienne, et les *Babines*, tribu dènè qui, avoisinant les Kollouches a suivi leur exemple.

Les Innoït *Tchiglit* remplacent le disque solitaire du Kalliuschka par deux disques jumeaux plus petits (*tutaït*) qu'ils insèrent de chaque côté des lèvres ; ce qui les a fait nommer *labrets* par les premiers explorateurs arctiques.

A l'exception des Babines, les peuples précités ont, à peu de chose près, les mêmes mœurs cyniques, les mêmes coutumes, la même physionomie. Aussi je n'hésite pas à faire de la famille innok ou esquimaude et de la famille kollouche deux divisions de la grande famille caraïbe. Chez les Kollouches, toutefois, la race n'est pas pure, mais il s'y trouve un mélange de sang dènè-dindjié ; de même que chez ces derniers se rencontre un élément kollouche.

Les caractères de la race esquimaudo-caraïbe sont : un teint blanc-jaunâtre, coloré d'incarnat sur les joues et les lèvres, surtout dans la jeunesse; des formes massives, de l'embonpoint, une taille bien prise, moyenne et souvent grande ; la tête grosse, presque carrée, le front large et non fuyant, les yeux quelquefois droits, quelquefois très-obliques, petits et relevés à l'angle externe ; le nez court sans être épaté, souvent retroussé, surtout chez les femmes; quelquefois aquilin ; la face large, très-arrondie et dont le diamètre le plus grand est aux pommettes, sans que pourtant ces os soient saillants comme chez les Peaux-Rouges. Une figure douce, souriante, enjouée et des traits efféminés dans la jeunesse cachent chez eux des passions vives, un caractère irascible et vindicatif, une nature soupçonneuse.

Le portrait des Caraibes au physique et au moral, le détail de leurs mœurs et de leurs coutumes, tels que nous les ont légués leurs premiers apôtres : les PP. Labat et du Terte, conviennent, presque sur tous les points, aux Innoit, aux Aléuts et aux Kollouches ; partiellement même aux Dènè-Dindjié, parce que ceux-ci se sont laissé pénétrer du même sang et des mêmes usages, dans leurs rapports avec les peuples précédents. Ce que je dis ici s'applique surtout aux Dènè et aux Dindjié les plus occidentaux. L'élément araméen et hébraïque qui domine dans cette dernière famille n'a dû qu'au voisinage fâcheux des Innoït et des Kollouches et aux longues années de servitude qu'elle dit avoir passées sous la domination de ces peuples, le levain assez léger qu'elle possède de coutumes et de croyances paiennes.

Aussi la famille dènè dindjié, dont les mœurs sont relativement pures, simples et naturelles, vole-t-elle de partout au-devant de l'Evangile et donne-t-elle d'excellents chrétiens ; tandis que la grande famille esquimaudo-

caraïbe, dont les pratiques sont souvent exécrables, a jusqu'ici refusé, presque généralement, d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité.

Je vais maintenant passer successivement en revue les coutumes et les croyances les plus marquantes de la famille esquimaudo-caraïbe. Nous y verrons une foule de traits propres à plusieurs nations asiatiques et même européennes des rameaux scythe ou altaïque, et tartare ou mongol, qui trahiront la double origine encore inconnue de cette famille, aussi bien, peut-être, que de certains peuples des âges préhistoriques :

1° Toutes les nations de la famille caraïbe, depuis les Florides jusqu'au Rio de la Plata, sans en excepter les Antilles, où ce peuple avait aussi pénétré, avaient la coutume de se déformer artificiellement le crâne. Les tribus wakish doivent leur nom de Têtes-Plates à la même coutume, qui est partagée par les Indiens de la Californie et de l'Arizona, par les Kollouches, les Aléutes, les Tuski-Cachalots et les Groënlandais. Les anciens Toltèques l'avaient également en honneur. Cette pratique est inconnue dans l'est du continent.

D'après Sidoine Apollinaire, les Huns pratiquaient cette coutume barbare, dont Hippocrate lui-même fait mention et qui est essentiellement propre aux peuples altaïques (1).

Or, les travaux les plus récents des philologues finnois et hongrois prouvent que les Huns ou *Ogor*, *Ouqour*, ont eu la même origine altaïque que les Hongrois, les Permiens, les Vogoules, les Ostiaks, les Samoïèdes, les Lapons, les Tchérémisses, les Finnois, les Bulgares, les Bourguignons. Les anciens peuples connus sous le nom de *Dhazars*, *Avars*, *Vandales*, *Burgondes* *Bulgars*, appar-

(1) *Revue de philologie et d'ethnographie*, Paris, 1875, p. 99.

tenaient à la même famille altaïque, ainsi que les Turcs eux-mêmes, qui n'en sont qu'une branche (1).

2° L'alitement des maris pendant les quarante jours qui suivent les couches de leurs femmes est une des plus bizarres coutumes de la grande famille innok-caraïbe. On l'a trouvée chez les Galibis de la Guyane française, comme chez les Caraïbes de l'Orénoque et des Antilles; du Groënland comme en Californie; au Kamtchatka comme à Bornéo; chez les Tartares du Zardan comme chez les Turcomans (2).

En Europe elle existe chez les Ibères, que l'on a tant soupçonnés d'appartenir à la race finnoise; chez les Basques et les habitants primitifs de la Corse.

3° Dans la famille esquimaudo-caraïbe on est dans l'habitude de se livrer en plein air au plus grand vacarme à l'occasion des éclipses de lune, afin d'empêcher le grand chien sublunaire de dévorer cet astre en souffrance. Cette coutume, qui s'allie au culte d'une divinité mâle lunaire, sur laquelle je m'étendrai assez longuement bientôt, est répandue chez tous les peuples de race esquimaude, tels que les Groënlandais, les Tchiglit, les Koriaks, les Kamtchadales. On la trouve aussi chez les Ostiaks et les Lapous.

En Asie, elle est répandue chez tous les peuples bouddhistes : les Coréens, les Japonais, les Chinois et les Indo-Chinois, les Malabars, les Tartares et les Turkomans. Les Ongro-Finnois, qui ont le même usage, s'imaginent que le démon convoite l'astre des nuits (3). Les peuples sinéens remplacent le démon finnois et le chien caraïbo-esquimau par un dragon.

(1) Voir *Dictionnaire d'ethnographie* de M. l'abbé Migne et *Revue de philologie* de M. de Ujfalvy, année 1875.

(2) *Dictionaire d'ethnographie*, articles GUYANE, CARAIBES, GROENLANDAIS, KAMTCHATKA.

(3) *Revue de philologie*, 1876. Paris, p. 114.

Quelque civilisés et voisins des foyers de lumières que soient les Turcs et les Egyptiens modernes, nul n'ignore que, de nos jours même, ces peuples se livrent encore aux mêmes transports burlesques.

4° Le nom des Caraïbes, *Khallinago,* est, à la voyelle finale près, le même nom que celui du serpent-démon *Kallinaga* ou *Kallia,* que vainquit Vichnou incarné dans Krichna.

Peut-être cette analogie servira-t-elle à mettre les savants sur la voie qui conduit à l'origine des Caraïbes. Ce mythe n'est peut-être que l'emblème d'une grande nation qui aurait revendiqué une origine ophidienne. Tant de peuples, en Amérique, ont prétendu à cet honneur, les Toltèques entre autres. On sait que ce peuple est venu dans l'Amérique centrale par la voie des Antilles et de la Floride, après avoir traversé le continent en diagonale de l'ouest à l'est. N'est-ce pas justement là la route qu'ont suivie les Caraïbes? Et les Toltèques n'étaient-ils pas des Têtes-Plates comme eux? Très-probablement ces Américains ne s'aplatissaient la tête que pour se donner une certaine ressemblance avec le serpent qu'ils reconnaissaient pour leur ancêtre.

Quoi qu'il en soit, il est des tribus hindoues qui disent tirer leur origine du serpent. Les Kamtchadales se disent descendre des démons et c'est ce que signifie leur nom, en langue tchouktchis : *Krèkamtchakan* (1). L'antiquité reconnut aux terribles Huns une origine semblable. On les disait descendre de l'union des démons avec des sorcières nommées *Aliorumnæ* (2).

5° D'après les Missionnaires des Caraïbes déjà cités, ces sauvages, aussi bien que les Alluaks, portaient au cou, au nez, aux oreilles et à la lèvre inférieure des *crois-*

(1) *Alaska,* etc , p. 517.
(2) Chateaubriand, *Etudes historiques.* Paris, 1848, p. 482.

sants d'or ou d'un alliage nommé *caracoli*, qui paraissent avoir eu un certain rapport avec le culte lunaire que pratiquait ce peuple.

Ces mêmes croissants, non plus en or, mais en mica, ont été trouvés dans les *Mounds* de la Louisiane par MM. Squiers et Davis (1). On en a découvert en terre cuite dans les palafittes ou habitations lacustres sur pilotis de la Suisse préhistorique. Les Syriens et les Mésopotamiens faisaient usage de croissants comme d'un embèlme lunaire, et les Israélites avaient imité cette pratique; ainsi qu'il paraît par ce passage d'Isaie, dans lequel le prophète annonce aux Israélites rebelles et idolâtres les calamités qui vont fondre sur eux : « Le Seigneur leur ôtera, dit-il,.. leurs réseaux, leurs *bijoux d'or en forme de croissant* (2). » *Lunulas seu monilia corniculata instar lunæ,* ajoute Menochius.

Le croissant lunaire est aussi un symbole très-ancien chez les peuples touraniens : les Turkomans et les Osmanlis modernes. L'islam le leur a emprunté comme un signe de domination et de puissance (3).

Les mêmes peuples joignent à l'usage du croissant le port de *queues*, à titre d'emblèmes d'autorité. Les Tartares et les Turcs font porter devant leurs chefs des queues de cheval. Tous les peuples de race esquimaude se parent les reins de queues de loup ou de glouton; les Algonquins, les Sioux, les Iroquois, les Caraïbes traînent à leurs talons des queues de renard et de loup.

(1) Rapport du docteur Joly (de Toul). Congrès de Nancy. Tome Ier.

(2) Isaie, ch. III, v. 17-21. *Bible de Carrière.*

(3) Peut-être la fausse interprétation d'un texte par lequel le Prophète-Roi parle de la stabilité de la royauté du Christ a-t-elle servi de prétexte au mahometisme pour adopter ce symbole : « *Tronus ejus . sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis.* » Peut-être aussi ce même texte causa-t-il l'idolâtrie des Israélites (Ps. 88) à l'égard de la lune, ainsi que je le dirai plus loin.

6° La famille innok-caraibe possède un cycle de treize mois lunaires, dont les lunaisons portent le nom de divers animaux.

En Amérique on trouve le même cycle chez les Mexicains, les Algonquins, les Dènè-Dindjié.

En Océanie, chez les Taïtiens et les Tongiens.

En Asie, parmi les Coréens, les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Kalmouks et les Mongols.

Enfin en Europe, chez les Finnois et les Turcs.

Ce cycle est donc encore un des indices caractéristiques de l'union des deux races altaïque et tartare.

7° La perforation de la cloison nasale, pratiquée par toute la famille esquimaudo-caraibe, est commune aussi aux Kollouches et aux Dindjié.

Les sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud mettent en pratique aussi cet usage, qui se retrouve chez les Hindous, les Egyptiens et les anciens Chananéens, auxquels les Israélites l'avaient sans doute emprunté; témoin le même texte d'Isaïe : « Le Seigneur leur ôtera leurs bijoux d'or en forme de croissants... et leurs *pendants de nez* (1). »

8° Dans la même famille de peuples, l'étalon du calcul et de la mesure est le *doigt* et la *main*. Innoït, Dindjié, Dènè, Caraibes, Aléoutiens, Mosquitos et Sambos, Maya-Qquiché et Péruviens suivent tous sur ce point la vieille méthode égyptienne. Ainsi en dènè la main, le bout, l'extrémité du corps s'appelle *la* et le nombre cinq, terme le plus haut du calcul simple, se dit *lakkè*, c'est-à-dire *une main, sur une main*. En maya-qquiché, au rapport de l'abbé Brasseur, de Bourbourg, ces mots ont identiquement la même signification, *lakkè* y signifie une main, et *la-hun*, le chiffre dix. En mexicain, la main, étalon

(1) Isaïe, ch. III, v. 17-21. D'après l'hébreu.

du calcul, s'appelle *maïtl*, *ma;* et en sanscrit *mâ* signifie mesurer, compter, d'après Max Müller.

Je pourrais citer un plus grand nombre de rapports frappants existant entre la famille esquimaudo-caraïbe et les Asiatiques des familles ou races altaïque ou scythe et tartare ou touranienne; mais je dois les omettre ici, afin de consacrer un plus grand développement à l'exposition du mythe qui fait le titre de ce chapitre, et le second chef principal de preuves que je tiens à présenter dans ce travail en faveur de l'origine asiatique incontestable des Esquimaux. Ce mythe, que je trouve répandu en Amérique, en Asie et même partiellement en Afrique et en Europe, où il fut apporté de l'Asie, est celui de la divinité mâle lunaire. Il fera l'objet de la division suivante.

II

Dans toute la grande famille *innok* ou esquimaude, du Groënland au Kamtchatka et du Kamtchatka en Laponie, le soleil et la lune sont considérés comme deux divinités, le soleil du genre féminin et la lune du genre masculin.

Le culte de ces deux astres se rattache à la fable suivante, citée par Crantz, dans son *Histoire du Groënland :*

Le jeune *Anninga* et la belle *Malina* étaient frère et sœur. Le premier, oubliant à l'égard de sa sœur la loi du devoir et n'écoutant qu'une folle passion, la poursuivit à outrance, durant la nuit, sans qu'elle sût qui l'obsédait ainsi. Afin de reconnaître plus tard son persécuteur, Malina noircit ses mains de suie et lui en barbouilla le visage. Le jour arrive, elle reconnut avec douleur que le malheureux n'était autre que son frère. Aussitôt elle s'échappa vers les cieux, métamorphosée en brillant soleil; tandis que l'incestueux, changé en lune, à la face

maculée de suie, l'y poursuivit sans pouvoir l'atteindre. Depuis lors la course folle et désespérée des deux astres n'a jamais cessé (1).

M. l'abbé Morillot, qui relate la même fable, d'après M. H. Rink, ajoute qu'au Groënland le dieu-lune occupe une très-large place dans les croyances populaires. Il habite les régions du froid, envoie la neige sur la terre et préside à la chasse, comme la Diane des anciens. Ce dieu sélénique est l'ennemi des femmes, auxquelles il fait perdre la chasteté ; aussi leur recommande-t-on de ne point s'aventurer dehors quand il fait clair de lune (2).

Il n'est pas singulier de retrouver les mêmes croyances et les mêmes superstitions chez mes Tchiglit des bouches du Mackenzie, puisqu'ils appartiennent à la famille innok ou esquimaude ; mais il l'est de les voir partagées, jusqu'à un certain point, par les Dènè-Dindjié. Disons avant tout que M. Alph.-L. Pinart assure avoir trouvé la même légende parmi les Aléoutiens. M. le comte de Maïnoff la dit connue au nord de la Russie (3); et M. H. Dall affirme que les Aléoutes païens rendaient un culte à la lune, dont les fêtes ressemblaient aux Eleusinies des Grecs (4).

Le dieu lunaire des Dènè-Dindjié est connu sous les différents noms de *Klag-da-tha* (souris jaune), *Eda-tsolé* (taupe), *Klô-da-tsolé* (musaraigne), *Etsieg* (bouse), *Ni-ottsintané* (l'enfant mousse), *Sié-zjit-dhidie*, *Sa-kkè-dènè* et *Sawétay* (l'habitant de la lune), *Ebœ-ékon*.

Cette divinité masculine revêt, dans les croyance dènè-

(1) *Dictionnaire d'ethnographie*, p. 784. — *Mythologie universelle*, par le docteur J. Odolant-Desnos, p. 478.

(2) *Mythologie et Légendes des Esquimaux du Groënland*. Paris, Maisonneuve et Cᵉ, 1874, p. 250.

(3) *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*. Toulouse, 1875, p. 467.

(4) *Alaska and its Ressources*, p. 389.

dindjié, le triple caractère de dieu de la chasse et de l'abondance, dieu de la guerre, et génie ou ange de la mort. Quand ils l'invoquent, dans sa fête du printemps, ils s'écrient: « O *montagne*, arrive ! attire-nous et arrachenous loin d'ici ! » Ils attendent de ce dieu débonnaire, protecteur et défenseur, les rennes, le gibier ailé et la neige. Ils lui demandent le trépas de leurs ennemis et une longue vie pour eux-mêmes Pour l'honorer et en obtenir quelque faveur, ils dirigent vers la lune, en guise de *flambeau* ou de torche, un tison enflammé (1).

Les Algonquins vénèrent le même dieu lunaire sous le nom de l'Enfant-Bison (*mustatè-awasis*). Les Mexicains adoraient la même divinité masculine, qu'ils nommaient *Jéal-teuctli*. On lui sacrifiait des victimes humaines dont on lui offrait le cœur.

Les Caraïbes professaient aussi un culte lunaire, ainsi que l'attestent les croissants dont ils se décoraient, les clameurs qu'ils poussaient à l'époque des éclipses de lune, et les danses nocturnes et sacrées qu'ils exécutaient, comme les Aléoutes, au clair de la lune.

Voilà pour l'Amérique.

Mais le mythe sélénique n'en est pas originaire, car nous allons le retrouver en Asie, en Afrique et en Europe; le même quant au rite et quant à la fable traditionnelle d'où il dérive.

Ainsi au Japon, *Denichi*, divinité masculine et suprême des Chingovins, est le Kami ou dieu de la Lune ; et il est en même temps dieu de la guerre sous le nom de *Maristin*. Sa fête a lieu au mois d'avril.

Au Thibet on adore également un dieu lunaire, connu sous le nom de *Giam-Yang*. Ce fut lui qui apprit aux autres

(1) Pour de plus amples détails sur cette croyance et ses rites, voir *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 95 et suiv.; six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse et du peuple hébreu.

dieux que la création de l'homme exigeait l'incarnation de l'un d'entre eux (1).

Dans l'Hindoustan, le dieu lunaire est *Tchandra*, fils de Brahma par Anoucoueï. Mais dans la secte des Brâhmanistes le dieu-lune n'est autre que Brâhma lui-même. Voici comment la cosmogonie de Menou raconte son histoire. Mon lecteur verra qu'elle est indentique à la fable esquimaude et, par conséquent, que celle-ci doit en dériver.

Au commencement existait *Adé-Bouddha* (2) ou Brahm, appelé aussi Par-Abrahma, essence incréée et divinité suprême, dont la première émanation fut *Brâhma*, le père des Brachmanes par son fils Brachman. *Brâhma* opéra treize créations, puis il s'enorgueillit, se crut l'égal de Brahm ou Adi-Bouddha, s'éprit d'un coupable amour pour sa propre sœur et fille *Sara-Victi* ou *Soura-Shouacti* et tomba dans le crime. *Sara* ou *Soura*, ayant échappé aux poursuites de son frère *Brâhma*, fut changée en soleil et s'élança dans l'éther azuré ; mais *Brâhma* prit la forme de la lune et l'y poursuivit, lorsque tout à coup le terrible *Shiva*, le démon des Hindous, le saisit et le précipita dans les enfers, d'où Brâhma n'obtint de sortir qu'à condition qu'il subirait quatre incarnations successives. La quatrième de ces métamorphoses fut encore une divinité lunaire : c'est *Muni*, lequel fut aussi écrivain et poète. Mais ce dieu est androgyne et se nomme également *Bhavani* ou la Lune infernale. Son emblème est une *montagne* (3).

Par ce simple exposé il devient hors de doute que le

(1) *Mythologie universelle*, p. 458 et 450.

(2) Il ne faut pas confondre ce Dieu suprême avec *Bouddha*, autre dieu brahmanite, ni avec *Bouddha*, neuvième incarnation de Vichnou et auteur du Bouddhisme proprement dit. Il existe plusieurs divinités de ce nom dans la théogonie hindoue.

(3) *Mythologie universelle*, p. 412.

mythe du dieu lunaire époux de sa sœur, divinité solaire, est le même en Amérique que dans l'Inde, et que celui-ci engendra celui-là. Mais ce mythe et le culte qui en résulte ont-ils pris naissance dans l'Inde même? C'est ce qu'il n'est pas possible de croire, si nous les retrouvons les mêmes, ou bien plus vivants et moins diffus, dans les contrées que l'histoire désigne comme le berceau du genre humain.

Nous allons donc continuer notre marche inquisitive vers la région arrosée par le Tigre et l'Euphrate; c'est-à-dire vers la Mésopotamie, patrie des Chaldéens, de laquelle ont émané jadis toute science et toute erreur.

Tout d'abord voici sur notre route les Sanscrits, peuple aryen et primitif de l'Inde. Ils adorent un dieu mâle lunaire sous le nom de *mâs*, divinité zoroastrienne, évidemment la même que le *Muni* hindou et le *Men* des Hébreux idolâtres, dont le nom grec n'est autre que celui de la lune elle-même.

Plus loin, en Perse, nous retrouvons le même dieu. Il se nomme *Mah*, et ne peut être différent du dieu de la guerre chez les Cappadociens, *Mâh* (1). Nous retrouvons en effet la racine de ces différents noms dans le sanscrit. *Mâ* y signifie mesurer et convient ainsi parfaitement à l'astre mesureur par excellence, la lune; et *mar* y veut dire mourir et a inspiré les mots *marta*, homme, d'où dérive le latin *mortalis*, mortel (2) et *Mars*, nom du dieu de la guerre, dont le génitif est *Martis*. Chez tous les peuples qui ont possédé le mythe sélénique on a immolé au dieu-lune des victimes humaines, ainsi que les Cappadociens en agissaient à l'égard de leur dieu *Mâh*. Tous confèrent à cette divinité trois attributions : mesurer le temps et les

(1) *Matériaux*, 1876, p. 45.
(2) *Science du langage*, p. 485.

saisons, procurer l'abondance, détruire et vaincre les ennemis de ses adorateurs.

Cette concentration d'idées si diverses sur un seul et même sujet a dû avoir pour cause première la pauvreté initiale du langage, alors que les types phonétiques créés par Dieu et qui comptaient quantité d'homonymes, pouvaient prêter naturellement à l'équivoque et produire de la confusion dans les idées des hommes les plus grossiers.

Les anciens Scandinaves étant, d'après Hérodote, issus d'une colonie de Mèdes (1), on ne sera pas étonné de voir en honneur chez eux la divinité masculine des Persans. Le dieu lunaire zoroastrien *Mah* est devenu chez les Danes ou Danois *Móna* et pour les Goths ou Germains *Mèna*. C'est de ces noms que dérive le nom de la lune en anglo-saxon : *moon*. Tous ces noms sont masculins, d'après Max Müller, et caractérisent la race des Aryas. Mais dans les pages précédentes nous avons vu et prouvé que des peuples touraniens possèdent le même mythe.

De la Perse nous arrivons dans la Chaldée, berceau du genre humain tout entier, conformément à la plus antique et à la plus véridique des Histoires : la Bible. Nous y trouvons, dans la Mésopotamie, pour *dieu lunaire, dieu de la terre*, c'est-à-dire du pays lui-même, *Lunus*, divinité masculine androgyne, que l'on représente sous les traits d'un jeune homme coiffé du *croissant lunaire*, et ayant pour symboles mystiques une *montagne* et un *flambeau* (2). Ces emblèmes rappellent aussitôt ceux de la Bavani des Hindous et de l'Ebée-ékon des Dènè.

C'est au commerce des Israélites avec les Chaldéens qu'il faut attribuer l'invasion dans leur théogonie des idées zoroastriennes, et leur adoration idolâtrique du dieu lunaire

(1) Gibert, *Mémoire pour servir à l'histoire des Gaules*, p. 241.
(2) *Mythologie universelle*, p. 404.

Men. Mais la fausse et mensongère interprétation de certains textes de leurs prophètes pouvait aussi les induire en erreur, quoique cette erreur ne pût être invincible. Ainsi, dans le texte suivant d'Isaie on remarque à chaque ligne le triple alliage du dieu des armées, c'est-à-dire de la guerre, du dieu-sauveur qui détruira la mort sur la montagne, et du dieu qui préparera sur cette même montagne une nourriture à toutes les nations. Voilà bien les trois attributions du dieu lunaire des païens. Or, la lune est elle-même nommée dans cette prophétie, dont voici d'ailleurs les paroles :

« Et la lune rougira... quand le Seigneur aura établi son règne sur la montagne de Sion... Le dieu des armées préparera sur cette montagne un festin pour toutes les nations. Il détruira sur cette montagne les filets tendus sur les peuples... il y engloutira à jamais la mort. La puissance du Seigneur reposera sur cette montagne (1).»

En voilà, il me semble, plus qu'il n'en faut pour justifier les invocations mystérieuses des Dènè-Dindjié vers cette montagne du salut qui doit les arracher aux affreuses contrées qu'ils habitent; en même temps que pour expliquer l'union emblématique de la *lune* et de la *montagne*, l'alliage mythologique du dieu-lune vengeur et pourvoyeur. Les idées chaldéennes et talmudiques (2) ont évidemment présidé à ces erreurs quasi universelles dans l'antiquité.

Quand les Chaldéens sacrifiaient à *Lunus*, hommes et femmes intervertissaient et échangeaient leurs vêtements, comme s'ils eussent voulu opérer la même confusion entre leurs sexes. Ceci est un indice que la fable esquimaude et brahmanique n'était pas étrangère aux Chaldéens.

(1) Isaïe, ch. XXIV, v. 16-23, et ch. XXV, v. 6-11.

(2) Je parle ici du Talmud de Babylone.

Le mythe lunaire dut passer bien vite de la Mésopotamie en Egypte, dont elle n'est séparée que par le golfe Persique, et qui d'ailleurs se faisait le réceptacle de toutes les fables et de toutes les idolâtries. On sait de plus que l'Egypte tenait de la Chaldée la connaissance de ses dieux sidéraux et planétaires, qu'elle communiqua ensuite à l'Inde et à la Chine.

La Mésopotamie se taisant sur la fable qui donna naissance au culte de son dieu Lunus, c'est donc à l'Égypte que nous devons la demander.

La vieille Égypte possédait, par le fait, la même divinité lunaire et androgyne des Chaldéens. C'était *Pouh* ou *Io'*, fils de la déesse Isis, laquelle porte, en grec, le même nom *Ioh.* On le représentait avec une barbe vénérable, la tête surmontée du *croissant lunaire*, dont les pointes étaient dirigées vers le ciel. Ses autres emblèmes étaient le sceptre à crochet, le vase sacré et l'épervier. Pouh avait sous sa domination cinq divinités inférieures, qui sont : Bouto II ou l'atmosphère, Athor II ou l'eau, Neith ou l'éther, Anouk ou le feu, et Nephté ou la terre. Le lecteur pourra bien remarquer l'union intime qui existe entre le dieu lunaire *Pouh* et *Bouto*, dieu atmosphérique. J'invoquerai plus loin cette particularité.

Tour à tour fécondeur et fécondé, ce dieu androgyne devenait aussi *Poubasti,* divinité lunaire féminine, fille d'Isis, durant sa première vie, et qu'on identifiait souvent avec sa propre mère.

L'erreur ne saurait être compatible avec l'unité et la logique d'une raison conséquente avec elle-même ; puisque l'erreur c'est le mal de l'intelligence, c'est-à-dire le désordre des idées et l'aberration de l'esprit. Aussi existait-il, en Égypte, un autre type lunaire, qui avait pour héros *Osar,* dieu-lune. Il n'était autre qu'Osiris lui-même, mais Osiris-lune, c'est-à-dire Osiris ressuscité et entrant

dans la lune, lors du renouvellement de cet astre, au mois de mars-avril. On l'appelait aussi *Osar-siph*, c'est-à-dire Osar la taupe (1), *Khons* et *Au-Khons*, c'est-à-dire Khons-lune. C'était le GRAND DIEU POPULAIRE de la Thébaïde. Sa coiffure était le disque armé de cornes ou *croissant lunaire*. En tant que soleil nocturne, il était divinité infernale, sauveur de son peuple et dieu des malades (2).

Ici, comme on le voit, nous sommes à la source même du mythe et de la croyance des Denè-Dindjié (3). Toutefois, nous ne nous éloignons nullement du mythe et de la légende esquimaudo-hindoue. Je l'établirai bientôt.

Les Égyptiens faisaient des libations de lait au dieu-lune. Les Samothraces, qui avaient également hérité de ce culte, les imitaient et lui sacrifiaient, en outre, des étrangers, des esclaves et des chiens. C'est, sans doute, au dieu lunaire Men que les Israélites idolâtres offraient aussi ces vils animaux, ainsi que le leur reproche encore le fils d'Amos (4).

Les Hottentots modernes, qui adorent également la lune, lui font aussi des libations de lait. Les prêtres de cette divinité se nomment chez eux *souris*, c'est-à-dire maîtres.

Je le répète, les mythes de l'Égypte n'étant que la reproduction de ceux de la Chaldée, qu'elle avait adoptés, nous nous trouvons ici à la *source* même de la fable et du rite lunaires. Aussi, voyons-nous que, dans la Thébaïde, comme dans la Mésopotamie, le dieu-lune était le grand dieu, le dieu populaire, le dieu national, le dieu de la

(1) Le nom de ce fouisseur, en égyptien, étant *siphaeus*, d'après Guérin du Rocher.

(2) *Religion des anciens Egyptiens*, par M. le comte de Rougé.

(3) Voir *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 95 et suiv.

(4) « Ils font couler le sang des agneaux, et ils *offrent des chiens en sacrifice.* » Isaïe, ch. LXXI, v. 3.

terre ; caractères que cette divinité ne comporte pas dans l'Hindoustan, mais que nous retrouvons dans toute leur force dans la grande famille esquimaude, ainsi que chez les Dènè-Dindjié.

Quand on se rappelle que, d'après une opinion très-fondée en histoire, les brahmes, descendants du dieu lunaire incestueux Brahma, sont issus de l'Égypte, et qu'ils sont venus se fixer dans l'Inde, à la suite des conquêtes de Cambyse (1), il devient évident que c'est de la vieille Égypte que le mythe et le culte du dieu lunaire sont parvenus sur les bords du Gange, en compagnie de la croyance à la métempsycose et d'une théogonie analogue à celle des anciens Égyptiens.

L'identité du mythe lunaire, dans ces deux pays, est parfaite, et concorde de plus avec le rite esquimau. Les noms propres seuls sont changés, parce que les brahmanes, sans doute, n'étaient point de race égyptienne, mais plutôt syrienne ou hébraïque.

On sait, en effet, qu'Osiris ou le soleil était frère et époux d'Isis ou de la terre, et qu'après son enlèvement et son ensevelissement vivant dans les eaux du Nil, par Typhon (qui, en Égypte, tient la place du démon Shiva), il devint même le fils d'Isis, en s'incarnant dans son sein, pour reparaître en *Orus*, le soleil renaissant, après avoir été soleil nocturne, c'est-à-dire *lune*, sous les noms déjà cités d'*Osar*, *Khons*, *Aa-Khons* et *Pouh*.

Pouh ou Osar, Brahma et Anninya sont donc la même divinité.

Nous avons vu que chez les Dènè-Dindjié le dieu sélénique n'est point le dieu incestueux des Esquimaux, leurs voisins. C'est une divinité protectrice et législatrice, que les Dènès identifient avec leur grand héros *Bouse* ou

(1) J. Odolant-Desnos.

Mousse, dans lequel nous avons reconnu le Moïse des Hébreux (1).

Toutefois les Dènè-Dindjié eux-mêmes possèdent une autre légende, relative au dieu lunaire, qui le représente également comme le frère d'une déesse solaire ; mais ma persuasion est qu'ils tiennent cette fable de leurs voisins du Pacifique. Il y est encore fait mention de ces sempiternels deux frères, symboles évidents de deux peuples issus d'une commune souche, de leur perdition, de leur passage dans une terre nouvelle, qui n'est autre que l'Amérique, par un détroit qu'ils traversèrent ; enfin, de la protection insigne que leur accorda le dieu lunaire, leur libérateur et leur sauveur.

A cause de ces divers épisodes, qui font allusion à l'origine des Indiens autant qu'ils ont trait au sujet qui nous occupe, je vais citer cette fable en entier, d'après la rédaction originelle de mon narrateur peau-de-lièvre. Elle est intitulée : *Kotchilé sa ron nikéni a* (les Deux Frères qui sont allés vers la lune) :

« Deux frères, qui étaient partis en pirogue pour aller recueillir du duvet de canard (2), s'égarèrent sur mer. Ayant été emportés bien loin de leur pays, ils aperçurent tout à coup une grande terre vers laquelle ils voguèrent. Ils trouvèrent là beaucoup de monde rassemblé.

« Après cela le frère cadet disparut tout à coup, et son aîné se mit à sa recherche. Il avait déjà cherché longtemps en vain, lorsqu'il aperçut l'extrémité d'une pirogue, qui surgissait hors de terre.

« Il comprit alors que son frère cadet avait été en-

(1) *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 95. — *Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse.*

(2) Les Dènè-Dindjié, ainsi que les Aléoutiens Kollouches, les Innoït, les Iroquois, les Caraïbes, parsemaient de ce duvet, leur chevelure enduite d'une composition d'ocre rouge et de graisse.

glouti. Il saisit une racine qui sortait du sol, tira à lui, et le cadet, l'ayant saisie par l'autre extrémité, fut ainsi arraché à cette terre, qui dévorait ses habitants.

« A partir de ce moment, dit le frère aîné à son cadet, « obéis donc à mes paroles. » Il dit, et ils repartirent ensemble pour voir les habitants de ce monde nouveau, auquel ils venaient d'aborder.

« C'étaient des Hommes-loutres [*Ettsun*] (1). Mais à peine les frères furent-ils arrivés parmi eux, que le cadet disparut pour la seconde fois.

« L'aîné, plein d'anxiété, repartit en canot, et se dirigea vers un détroit, à la recherche de son frère. Un de ces hommes-loutres l'y suivit, et plongea dans la mer, afin de voir s'il n'y découvrirait pas le pauvre égaré.

« Le frère aîné et l'homme-loutre cheminèrent longtemps sur mer, et finirent par retrouver le cadet enchevêtré dans des filets. Une seconde fois son aîné le ramena à la vie, en lui recommandant d'écouter sa parole.

« Alors le cadet abandonna sa pirogue devenue inutile, car ils voyageaient alors sur terre. Son aîné lui dit : « Mon frère, ce pays n'est point le nôtre, pourquoi rejeter « ton canot ? » Néanmoins il imita aussi son frère. Ils rejetèrent l'un et l'autre leur pirogue et s'en allèrent par terre.

« Ils aperçurent alors un grand chemin le long duquel se trouvaient des poteaux placés de distance en distance (2), et, tout au fond, s'élevait une grande tente.

(1) Chez les Dènè la loutre est le symbole du malin Esprit, à cause sans doute de la conformité des deux noms, celui-ci se nommant *Ettsonné* et *Ettsen*. Les Esclaves, tribu dènè, reconnaissent la loutre pour leur todem ou génie protecteur. Cet amphibie est aussi un grand génie chez les Kollouches et les Aléoutes, peuples navigateurs, que cet animal symbolise peut-être ici.

(2) Cette particularité est la même dans une légende de l'Amérique centrale.

« Une femme superbe était assise dans la tente. Elle leur dit avec bonté : « Mes gendres, quelles gens êtes-« vous, je suppose ? » — Alors eux : « Nous étions de « jeunes garçons lorsque nous nous égarâmes sur la mer, « en allant rejoindre notre père. Depuis, nous avons « vieilli, et nous ignorons maintenant où est notre « patrie. »

« La belle femme ajouta : « Mes gendres, vous ignorez « peut-être que je suis *le soleil*, et que mon mari, votre « grand-père, est la lune (1). Si vous lui obéissez, il vous « protégera. » Ainsi dit la vieille.

« Sur le soir son mari retourna, car durant le jour il était absent et invisible; tandis que la nuit il prenait la place de son épouse. Il était fort beau ce vieillard. Les deux frères lui répétèrent leur triste histoire : « Voilà « comment nous avons agi, ô notre grand-père, nous « nous sommes perdus, et voilà que nous ignorons notre « patrie. »

« Alors par en bas, sur le revers de la terre (2) on entendit des gens qui criaient et appelaient les deux frères par leur nom : « Ceux-là nous cherchent évidemment », dirent les deux égarés.

« Le vieillard-lune eut pitié de leur malheur : « S'il en « est ainsi, leur dit-il, placez-vous sous mes ailes, et re-« posez-vous en moi. » Ils se couchèrent avec lui chacun sous une de ses ailes. Alors, se relevant aussitôt, il se prit à courir à la manière de la lune. Eux, cependant,

(1) En Dènè peau-de-lièvre *T'èwe di sa* (soleil de nuit). Le même mot, *sa*, signifie soleil et lune, en Dènè-dindjié. On ne distingue ces deux astres que par l'addition des mots jour (*dzin*) et nuit (*t'èwè*). — Dans la fable présente, ces deux astres sont placés en Amérique comme dans leur pays propre, parce que, pour des hommes venus de l'Asie, le continent américain était l'extrême Orient, le lieu d'où le soleil se lève, son gîte ou, comme s'expriment les Dènè, sa maison, sa loge (*sa-yissi*).

(2) Pays primitif des Dènè.

avaient saisi ses ailes et furent emportés dans sa course.

« Tout à coup il se reposa un moment pour souffler et leur dit : « Prenez ces plumes de mes ailes et vivez par « là-bas comme il faut, ces plumes y deviendront des « oiseaux aquatiques. »

« Les deux frères retournèrent donc sur la terre à l'aide des plumes du dieu-lune, et de là aussi les petits canards sont tombés. C'est pourquoi dans notre nouveau pays il y a tant de gibier emplumé. »

Nous connaissons maintenant la fable ou mythe du dieu-lunaire dans toute son universalité. Nous l'avons suivie de l'Amérique en Asie, et de l'Asie orientale dans la Chaldée, d'où elle passa d'un côté en Egypte et en Afrique, et de l'autre en Perse et dans la Bactriane, où les hordes germaniques et scandinaves la rencontrèrent et la transportèrent dans le nord de l'Europe.

Mais quelle fut l'origine de ce mythe ?

Faut-il ne voir en lui qu'un résultat de l'imagination des Chaldéens sabéistes qui auraient voulu expliquer de la sorte au vulgaire ignorant et grossier l'apparente poursuite du soleil par la lune et les conjonctions des deux astres ; supposant que le premier mourait chaque soir et était entraîné dans les enfers pour renaître le lendemain ?

Il peut se faire que cette raison soit acceptable ; mais je me refuse à croire qu'elle fût la seule cause de ces fables. Il doit en exister une plus intime, plus réelle, fondée sur la *vérité* elle-même, dont la fable ne fut jamais que la corruption et le travestissement mensonger, comme la légende en est le récit parabolique ou énigmatique. « La vérité est avant le mensonge, a dit un philo- « sophe chrétien, parce que *le mensonge n'est que la vé- « rité altérée* (1). »

(1) Auguste Nicolas, *Etudes philosophiques*, t. II, p. 59.

C'est donc dans l'histoire la plus véridique, celle qui se donne comme possédant seule la vérité et toute la vérité, et qui porte avec elle les preuves de sa véracité, que nous devons chercher le point de départ de ce mythe, dont l'universalité et l'uniformité ne sauraient être de simples effets du hasard, parce que, dit le même penseur, « tout usage universel est originel (1). »

Trois histoires, ou plutôt trois livres très-anciens, sont en présence et nous offrent leurs pages à consulter : les *Edda* des Scandinaves, les *Vedda* des Hindous, la *Bible* des Hébreux.

Le premier ne fait aucune mention de la fable ou mythe du dieu lunaire incestueux qui nous occupe.

C'est dans les Vedda que nous en trouvons l'exposition immorale et puérile. Mais pourrait-il venir à l'esprit de l'homme le moins instruit et le plus défavorable aux idées bibliques, d'accepter comme l'expression de la vérité ce récit ridicule et grossier, bon tout au plus pour satisfaire la curiosité enfantine du sauvage ?

C'est donc dans la Bible, livre dont aucun homme sérieux ne contesta jamais la gravité, la sainteté et la véracité, que nous devons chercher à découvrir l'origine première du mythe lunaire. Et j'espère y parvenir à l'aide des lumières que fournissent les analogies qui se remarquent entre les traditions fabuleuses des peuples adorateurs du dieu lune, et la vérité mosaïque.

Cette comparaison et cette recherche font le sujet de la division suivante.

III,

Ainsi que nous l'avons déjà vu, le mythe du dieu lunaire se présente sous deux aspects principaux. Chez les

(1) *Études philosophiques.*

Dènè-Dindjié, les Thibétains, les Chaldéens, c'est une divinité bienfaisante, un législateur, un protecteur, un pourvoyeur. Mes précédentes études sur les Dènè-Dindjié nous ont révélé en lui le grand législateur Moïse. Nous ne nous occuperons point ici de cette phase du mythe sélénique. Elle a été traitée ailleurs. Le but du présent travail étant de constater l'origine asiatique de la nation esquimaude, nous allons étudier le mythe lunaire tel qu'il se présente dans les traditions esquimaudo-hindoues-égyptiennes ; car il y revêt un tout autre aspect. Le dieu-lune n'y est plus qu'une divinité déchue, coupable, criminelle, infernale. C'est une sorte de Lucifer adoré comme tel.

Si je ne me fais illusion, ce mythe n'est autre que l'histoire du patriarche Abraham, défigurée et contrefaite, sans doute, en haine de la nation dont il fut le père et du Messie-Dieu, dont il fut l'ancêtre.

Afin d'échapper au reproche de paradoxe que mon lecteur est sans doute tenté de me faire, qu'il me soit permis de déclarer aussitôt que la même remarque a déjà été faite par un savant antiquaire de Lyon, qui, dit-on, a rapproché dans des pages pleines d'érudition la grande figure d'*Abraham* et de son épouse *Sara*, du dieu-lunaire *Brâhma* et de son épouse *Sara-Vacti* (1). Je regrette infiniment de n'en savoir pas plus long sur ce rapprochement ; sans doute l'ouvrage de M. Emile Guinet m'eût été d'un grand secours dans mes investigations présentes. Néanmoins, je suis heureux de me trouver si spontanément d'accord sur ce point avec un si savant appréciateur.

Dans la plupart des langues orientales, ainsi que dans la majorité des idiomes américains, un même nom convient au soleil et à la lune. On ne distingue ces deux as-

(1) *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*. 1876, p. 31.

tres que par les périphrases : soleil de jour, soleil de nuit. *Séra* ou *sara* en chaldéen (1), comme *samech* en hébreu, *sin* en assyrien, *su* en malais, *só* et *sié* en dindjié, *sa* en dènè, etc., signifient donc, à proprement parler, astre, luminaire, et conviennent aussi bien à la lune qu'au soleil.

Nous avons dans cette particularité une raison bien plausible, ce semble, de la nature androgyne ou hermaphrodite que plusieurs nations païennes ont prêtée au dieu lunaire égyptien *Osar*. En même temps, il est facile de concevoir comment *Sara*, l'épouse stérile d'Abraham, dont la beauté sans rivale avait survécu à une vieillesse glorieuse et sans caducité, a pu être, par suite de l'homophonie qui s'est rencontrée entre son nom et celui du soleil, en chaldéen, transformée en divinité solaire par des peuples aussi enclins à l'idolâtrie que l'étaient les Chananéens et les Araméens, parmi lesquels vécurent Abraham et Sara. Les Chaldéens n'avaient-ils pas toute espèce de raisons pour déifier ainsi ces saints patriarches, leurs nationaux, qui communiquaient avec le vrai Dieu, étaient l'objet de son amour et en recevaient pour l'avenir les plus belles promesses ?

Sara était d'ailleurs la sœur de père de son époux *Abraham*, de même que *Sara* ou *Soura* (2) était sœur de *Brâhma*. L'une et l'autre étaient stériles. Stériles également étaient les épouses des dieux infernaux Typhon, Shiva et Pluton. Le nom primitif d'Abraham, *Abram*, paraît avoir inspiré aux Hindous la fable de *Brahm*, père de Brâhma, appelé aussi *Par-Abrahma*, dans lequel il est difficile de ne point voir *Pater Abraham*.

(1) *Histoire véritable des temps fabuleux*, t. II, p. 431.

(2) Il est assez curieux de trouver que dans la langue dènè, *ma sœur* se dit *Saré*, *Souré*; de même que le mot *frère aîné* se traduit par *Anayoa*, mot qui se rapproche d'autant du dieu lunaire *Aninya*.

Je vois donc la fuite de la déesse solaire Sara-Vacti ou Malina dans l'enlèvement deux fois répété de Sara, épouse du saint patriarche ; et les poursuites incestueuses du dieu lunaire Brâhma ou Aninya dans les diverses pérégrinations que le père des croyants exécuta à la recherche de sa sœur-épouse, après qu'elle lui eut été ravie par le Pharaon et par le roi de Gérare. Cette explication devra paraître toute naturelle au lecteur de bonne foi.

Nous nous faisons difficilement, de nos jours, une idée de la gloire et de la renommée colossale que s'acquit le grand patriarche Abraham, dont l'Ecclésiastique dit « qu'il fut le père de la multitude des nations et que nul ne l'a égalé en gloire (1) ». Il n'est donc nullement étonnant qu'un si grand nombre de peuples connaissent le mythe abrahamique lunaire, de même qu'il en est un très-grand nombre qui pratiquent la circoncision, indépendamment des Israélites et des Arabes, fondateurs et propagateurs de l'islamisme. Aussi un des apologistes de la vérité biblique assure-t-il que l'histoire d'Abraham et de son épouse Sara se retrouve plus ou moins bien conservée dans toutes les mythologies antiques (2).

Le mythe lunaire étant complexe, le personnage de Pouh ou Osar-Siph se rapporte davantage à Moïse, dont le nom égyptien fut en effet Osar-Siph (3), c'est-à-dire le soleil taupe ou le soleil de ténèbres.

Chez les Hindous et les Innoit, au contraire, le mythe lunaire n'a évidemment trait qu'à Abraham.

Les astres ayant été considérés de bonne heure comme des divinités par les peuples gentils, il n'est pas étonnant

(1) Ecclésiastique, ch. XLIV, v. 20.

(2) *Histoire véritable des temps fabuleux.* — Cet auteur dit que le fait que l'on trouve le plus fréquemment dans l'histoire des Égyptiens est l'enlèvement de Sara et sa poursuite par Abraham.

(3) *Histoire véritable des temps fabuleux*, t. II, p. 479.

qu'étant imbus de cette vérité primordiale et naturelle que tout homme vertueux va se réunir, après son trépas, à la divinité qui l'a créé, ils aient placé dans les astres leurs grands hommes, leurs sages et leurs rois. C'est justement en cela que consistait l'apothéose que l'antiquité décernait comme prix de la vertu, du mérite ou de la gloire. Et le vers du Cygne de Mantoue si connu des écoliers :

Macte novâ virtute, puer, sic itur ad astra,

n'est qu'une nouvelle preuve de cette vérité, et la confirmation de ce que j'ai dit plus haut, que les divinités sidérales des païens ne furent point simplement, dans le principe, des dieux astronomiques.

Avoir place un jour dans les astres était l'espérance et le mobile des païens vertueux ; tout comme les chrétiens aspirent au bonheur d'entrer dans le séjour de la Divinité (1), et les Juifs, de se réunir dans le sein d'Abraham (2); ce sein d'Abraham qui pourrait bien avoir été la source originelle de la théorie des émanations parabrahmiques ou adi-boudhiques. De tout temps les peuples tombés dans l'idolâtrie se laissèrent décevoir par l'éclat et la splendeur dont le divin Créateur s'est plu à embellir, en particulier, le soleil et la lune ; leurs yeux éblouis et trompés induisirent en erreur leur intelligence. Ils durent tout d'abord ne voir dans ces astres brillants

(1) L'Église elle-même, dans ses offices, n'a pu s'empêcher, pour se mettre à la portée des intelligences, d'user de la phrase suivante qui trahit une expression alors consacrée :

Anni reverso tempore,
Dies refulsit lumine,
Quo sanctus hic de corpore
Migravit inter Sidera.

(*Brev. rom.* Office d'un confesseur N. P.)

(2) Josèphe, *Contre Appion.*

que le siége et la résidence de la divinité ; mais bientôt ils en firent des dieux eux-mêmes.

Le soleil, par sa chaleur bienfaisante, amie des fleurs et productrice des fruits de la terre, par sa beauté rutilante et journellement renouvelée ; le soleil, par son influence salutaire sur les éléments privés de vie, comme sur les créatures animées, revêtit à leur esprit charnel les attributions de la fécondité et de la beauté féminines. Les païens virent dans ce grand moteur de la nature l'âme universelle, le cœur de la terre, et donnèrent au soleil, *élios*, *hèlios*, le nom incommunicable de Dieu même, *el*, *hèli*. Cette assimilation de la divinité solaire à une créature féminine est sans doute la raison pour laquelle les Dènè-Dindjié dépeignent si souvent leur dieu sous la figure d'une femme belle et invisible.

La lune, au contraire, qui préside à l'obscurité et aux ténèbres de la nuit ; la lune, à la clarté de laquelle les bêtes féroces sortent des profondeurs des bois et l'ennemi rôde silencieux et perfide autour de la ville ou du camp ; la lune, si souvent le témoin impassible du crime, du mal et de la mort, dont il semblerait qu'elle active les forces ; la lune, dont l'influence indomptable et inconnue se fait sentir si douloureusement à la femme, et qui cause à la raison humaine ces défaillances mystérieuses si insolubles à la science médicale ; la lune devait naturellement être considérée comme une divinité guerrière, maléfactive et masculine, le génie de la mort et des combats ; mais aussi comme la divinité de l'abondance et de la chasse, par toutes les peuplades primitives qui en faisaient leur essentielle occupation.

Telles furent les principales divinités de la Chaldée et de l'Égypte, de la Perse et de la Palestine.

Rappelons-nous maintenant que ce fut dans ces contrées que le patriarche ou roi Abraham acquit le plus de

gloire et de réputation. En Égypte, il dut être considéré comme une divinité bienfaisante, parce qu'il fût l'ami des Pharaons et le sauveur du peuple égyptien, par son arrière-petit-fils Joseph. En Chaldée, il dut en être de même, parce qu'Abraham était issu de cette contrée. Mais n'est-il pas naturel de croire que les descendants de Loth et d'Ismaël, c'est-à-dire les Syriens et les Arabes idolâtres, le considérassent comme un mauvais génie, à cause de sa séparation d'avec son neveu, du renvoi impitoyable d'Agar, du sacrifice d'Isaac? Les Mèdes et les Perses pouvaient-ils regarder comme un dieu bénigne ce héros qui avait défait leur roi Chodorlahomor et ses trois alliés ?

Ces événements, la préservation d'Abraham du feu des Chaldéens, l'embrasement de la Pentapole, qui arriva durant ses jours et auquel son neveu seul échappa, et la valeur guerrière que le grand patriarche manifesta en plus d'une rencontre, ses sacrifices embrasés et dévorés par le feu céleste qui le respecta lui-même, alors qu'il reposait au milieu des victimes, etc., portèrent ces peuples à lui appliquer le titre de *dieu infernal* de la mort et de la guerre. Ils en firent une sorte de Pluton, sous les noms de *Mâ*, *Mah*, *Mars*, *Mâs*, *Men*, *Mèna*, *Môna*, *Muni*, *Main*, *Yima*, *Yama*. Sans doute la même divinité que le *Yma* des Yucatèques (1) et le *Yamon* des Dènè.

Mais ces attributions terribles ou funèbres, Abraham paraît les avoir partagées avec Moïse, dans les théogonies païennes, ainsi que je l'ai développé dans une précédente Étude (2). Ainsi on peut rapporter à l'un comme à l'autre les considérations suivantes :

Yima, dieu de la guerre en Perse, et *Yama*, même divinité dans l'Inde, revêtent souvent, dit la Mythologie,

(1) H. de Charencey, *Mythe de Votan.*
(2) *Six légendes américaines.*

la forme de taupes, de rats, de souris, de musaraignes et autres rongeurs (1) propres à symboliser, par leurs aptitudes ténébreuses et les réduits souterrains dans lesquels ils séjournent, l'astre des nuits, le passage sous terre que l'Égypte, l'Inde et l'Amérique prêtent aux astres sur leur déclin, le génie des tombeaux et l'ange de la mort et des enfers ; caractères que revêt universellement le dieu lunaire androgyne. En même temps, par leur pullulement, ces petits animaux, amis de l'obscurité et de la nuit, symbolisent très-bien la fécondité terrestre et utérine et l'abondance, auxquelles préside également la même divinité, en tant que dieu de la chasse.

Aussi voyons-nous les Égyptiens à Héraclès rendre leurs adorations au rat et à la souris, et vénérer la musaraigne à Bouto et à Alhoïbis. Ces symboles du dieu lunaire paraissent avoir été adoptés aussi à cause de la conformité de leur nom avec celui de la lune. Ainsi, par un très-léger changement de dialecte, le mot grec μέν (*men*), qui est à la fois le nom de la lune et celui du dieu lunaire hébreu et germain, devenant μῦν (*mun*), signifiait *musaraigne*, *taupe*. Mais ce même mot, prononcé *muni* dans l'Inde et *môna* dans la Scandinavie, était aussi le nom du héros lunaire ; tandis que prononcé *moon* (moun) dans le saxon, dialecte âryen, il devenait synonyme de lune. Nous trouvons encore dans Isaïe que les Israélites de son temps adoraient aussi ces rongeurs emblématiques de la Lune. « En ce jour-là, dit le prophète, l'homme vertueux renversera ces statues d'or et d'argent, ces *taupes* et ces *chauves-souris* qu'il s'était faites pour les adorer (2), » à l'exemple des Égyptiens.

Par la généralité de cette union emblématique reconnue et adoptée par la gentilité entre les rongeurs et

(1) *Mythologie universelle. — Mythe de Votan.*
(2) Isaïe, ch. II, v. 20.

le dieu sélénique, s'expliquent les invocations que Dindjiés et Dènès adressent à leur héros et sauveur résidant dans l'astre des nuits : « *O souris jaune! rat rouge! ô musaraigne, taupe au museau pointu!* » Ce n'est là qu'une des vieilles et superstitieuses croyances de l'antiquité araméenne.

Si donc le dieu-lune a pour emblèmes chez les Dènè et les Dindjié, comme chez les Hindous, les Thibétains et les Chaldéens, une montagne et un flambeau allumé, c'est en souvenir du mont Moriah, sur lequel Adonaï mit à une si rude épreuve la foi robuste d'Abraham, en lui ordonnant d'y immoler le fils de la promesse, Isaac (1), montagne qu'il gravit portant entre ses mains le flambeau qui devait allumer le bûcher du sacrifice. D'ailleurs, l'écho de ces paroles prophétiques : « Le salut viendra de la montagne sainte » (Isaïe, ch. XXXVII, v. 32), a pu suffire à tous les peuples araméens pour adopter l'image d'une montagne comme l'emblème de leur Dieu sauveur.

Si en Egypte un des emblèmes de la même divinité est la croix ansée, symbole de vie, c'est-à-dire le phalle, ce fut sans contredit à cause de la circoncision, qu'Abraham reçut le premier, en signe de l'alliance que lui et sa race contractaient avec Adonaï, et que le sacerdoce adopta à l'imitation des Hébreux ou même d'Abraham lui-même lors de son voyage en Egypte; ainsi que le dit l'historien Josèphe, en combattant le sentiment erroné d'Hérodote (2).

(1) Le nom d'Isaac signifie *rire, sourire,* parce qu'Abraham et Sara se prirent à rire en entendant la promesse du Seigneur. En dènè, *rire* se dit *kló*, et en dindjie, *klăg*; et l'un et l'autre de ces mots signifient aussi *souris, rat,* le premier dans le dialecte peau-de-lievre et le second dans le dialecte loucheux. Ex. : *Kló-du-tsolé* (*souris* au museau pointu), *Klag-datha* (souris jaune), nom du dieu lunaire.

(2) Josèphe, *Antiquités*, liv. VIII, ch. x, § 3.

Enfin, si on départit au dieu-lune le croissant et l'empire sur les éléments, c'est à cause de la possession de la terre promise par Dieu à Abraham, dont la puissance devait s'accroître sans cesse comme la lune ; et de la bénédiction qu'il départit au saint patriarche, et dont les effets devaient s'étendre au ciel comme à la terre, dans la personne du Messie, son descendant : « *De rore cœli et de pinguedine terræ.* »

De ce qui précède il reste donc bien prouvé que le mythe lunaire des peuples américains n'est autre que le mythe lunaire brahmanique, dérivé de la Mésopotamie par le canal de l'Egypte; et dont le fondement et la source se trouvent contenus dans l'histoire du patriarche hébreu Abraham, unie et fondue à celle de Moïse.

Le brahmanisme a laissé en Amérique d'autres traces que la fable et le rite lunaires, les invocations à la montagne du salut, l'usage du croissant, etc. Chez les Matelpas, tribu kollouche de la Colombie britannique évangélisée par les PP. Oblats de Marie Immaculée, le culte du soleil est pratiqué à l'instar des dévots banians de Bénarès. Dans la grande fête solaire du solstice d'été, ces sauvages se font des incisions dans le dos et s'y suspendent par des crocs qui pénètrent dans les chairs et les élèvent au-dessus de terre ; affreuses pénitences qui portaient un vieil Indien à dire à un de nos missionnaires que la pratique de la religion de Jésus-Christ est bien plus douce et plus facile que le culte du démon adoré dans les astres. Un culte et des usages absolument semblables se retrouvent chez les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Sioux, les Mandanes, tous peuples de la grande famille siouse-iroquoise.

C'est à la même race brahmanique qu'il faut aussi attribuer l'introduction, dans le nouveau monde, du cuivre, de la crémation et de l'incinération des morts, ainsi que

je l'ai prouvé dans un autre travail sur les peuplades américaines (1).

On peut, enfin, en voir un autre indice dans le nom des prêtres caraïbes *Budios* ou *Boutios* (2), qui rappelle le *Bouto* égyptien et le *Boudha* hindou.

D'après les analogies que je viens de présenter entre les mythes lunaires des continents américain, africain et asiatique, on peut tenir pour certain que les croissants et les objets de bronze, trouvés en Suisse et dans le nord de l'Europe, avec des vestiges indubitables d'incinération des cadavres, etc., sont des indices que la même divinité et le même culte lunaires brahmiques, ou plutôt abrahamiques, des Chaldéens, des Égyptiens et des Hindous, fussent également connus et pratiqués en Europe. Nous en avons d'ailleurs une preuve évidente dans la fable esquimaude que M. de Maïnoff dit être répandue dans le nord de la Russie.

Mais à quelle époque le culte du dieu lunaire s'introduisit-il en Amérique, ainsi que dans le nord et l'ouest de l'Europe ? C'est ce que je vais essayer d'examiner.

IV

Il n'est point aisé de préciser d'une manière indubitable l'époque de l'introduction en Amérique de la croyance au dieu lunaire et de son culte ; mais on peut en déterminer approximativement la période, en se servant de quelques dates certaines comme base de déduction. Ainsi, nous savons déjà, d'après une opinion très-

(1) Quelques preuves directes de l'origine asiatique de plusieurs peuples américains, fournies par la comparaison des données archéologiques et ethnographiques. 1877.

(2) *Dictionnaire ethnographique*, CARABAIBES et Congrès de Nancy, t. I, p. 384.

soutenable en histoire et que les faits confirment pleinement, que le brahmanisme ne pénétra dans l'Inde qu'après l'expulsion des Brachmanes de l'Égypte par Cambyse. Or, le fils de Cyrus régna en Perse de l'an 530 à 522 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 70 ans après la dernière captivité, celle de Juda, sous Nabuch-Odon-Aser (1).

Il n'est donc pas probable que la fable et le rite lunaires, un des mythes du brahmanisme, aient pu parvenir jusqu'au fond des deux Amériques avant que deux ou trois siècles se fussent écoulés. Ce qui nous conduit au second ou au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Ce même mythe passa de l'Égypte en Chine cent ans avant l'expulsion des Brachmanes et, par conséquent, à une date très-voisine de la dernière captivité. Ce fut, en effet, au sixième siècle avant notre ère que le philosophe chinois Lao-tsé rapporta de l'Égypte dans le Céleste Empire la doctrine de la métempsycose, et très-certainement le grand dogme mosaïque de *Bouto* ou *Boudo*, qui, en Chine, devint celui de *Pouça* ou *Poutha*, divinité la plus ancienne de ce royaume, comme il fut connu dans l'Inde sous le nom d'*Adi-Boudha*. En effet, ce dogme, passé à l'état de mythe, revêt, en Chine, un caractère de

(1) Elle eut lieu l'an du monde 3405 et cinq cent quatre vingt-dix-neuf ans avant Jésus-Christ. La première captivité générale, celle d'Iraësl, sous Salmen-Aser, avait eu lieu cent vingt-quatre ans auparavant, c'est-à-dire sept cent vingt-trois ans avant Jésus-Christ et trente-cinq ans avant la captivité partielle de Theglat-Phul-Aser. Je ne serais nullement étonné que le personnage mythique que les Scandinaves nommèrent *Odin*, *Wodan*, et qui est connu en Amérique sous les noms de *Votan*, *Odon*, *Othon*, ne fût Nabuch-Oden-Aser lui-même, l'instrument providentiel de la diffusion des vérités judaïques dans toute l'Asie et la cause efficiente du peuplement d'une infinité de contrées jusqu'alors désertes, par le système de transfert que les Chaldéens employaient à l'égard des peuples conquis. Les Danois prétendaient en effet que leur *Odin* avait été dans le principe un grand monarque de l'Asie. Nabuch-Oden-Aser s'étant fait déifier de son vivant, rien d'étonnant que les païens aient uni son nom à celui de la divinité.

réalisme qui ne se rencontre pas dans le mythe hindou, lequel a été en grande partie idéalisé. Toutefois, comme rien jusqu'ici ne prouve que le culte de *Poutha* ait pénétré en Amérique avant celui d'Adi-Boudha, autrement dit le brahmanisme, je m'arrête à la date que j'ai assignée plus haut, jusqu'à plus amples lumières.

Pour ce qui est de l'Europe, il semblerait que le culte lunaire abrahamique ait dû y être connu aussitôt qu'en Chine et dans l'Inde ; car Davies dit que, dans les légendes welches, le héros sauveur des Kimris ou Cimbres, peuple celtique du pays cumbrien, est appelé *Boudwas*(1). Hérodote, qui vivait de l'an 484 à l'an 406 avant Jésus-Christ, fait déjà mention des peuples septentrionaux, constructeurs des palafittes, et c'est dans ces mêmes habitations lacustres que l'on a trouvé ces croissants emblématiques du culte lunaire ; enfin, dès la fondation de Marseille, six siècles avant Jésus-Christ, la lune était déjà la grande divinité populaire des Phocéens et de leurs alliés gaulois les Sygobriges.

On sait quelle corrélation ou affinité littérale existe entre les consonnes *B*, *P*, *N*, *V*, *W* et *F*, de sorte qu'elles sont susceptibles de transmutation et de substitution. Ce phénomène phonétique existe dans le monde entier et est indiscutable. De plus, le *dh*, employé dans l'orthographe du tamoul et que l'on essaye quelquefois de rendre par *ç*, n'est autre que le *th* doux des Anglais ; lettre qui est également propre à l'hébreu, au syriaque, et se trouve dans le nom de Moïse, en cette dernière langue, *Nouça* ou *Noutha*.

Je n'ai donc pas hésité et je n'hésite pas à faire un seul et même mythe des personnages mythologiques *Bouto* des

(1) *British Druids*, p. 118, cité par M. J Campbell. — Le nom même des *Kimris* indique une source égyptienne, puisque le nom de cette contrée est *Kem* ou *Kam* (Terre noire).

Égyptiens, *Boudéa* des Grecs (1), *Boudwas* des Cimbres (2), *Boudha* des Hindous, *Poutha* ou *Pouça* des Chinois, et du *Bouse* ou *Mousse* des Dènè-Dindjié. J'y vois l'histoire de Moïse, le grand législateur, l'ami de la Divinité, le prophète et la figure du Christ, fils de Dieu et rédempteur, auquel la fable les lie si étroitement, que l'on peut croire que les gentils, qui partageaient cette croyance presque universelle et dont la révélation était la source même, étaient dans la voie du salut, pourvu qu'ils conformassent leur vie au dictamen de leur conscience et de la loi de nature.

Dans le nom de la divinité primordiale de l'Inde *Adi-Boudha,* le nom du vrai Dieu, *Adonaï,* se trouve lui-même accolé à celui du grand prophète, son premier Christ, comme si l'on disait le Dieu de Moïse.

Un autre dieu supérieur des Égyptiens, *Thoth*, *Thaut*, *Toth*, *Theuth*, ne diffère de *Bouto* qu'en ce qu'il est du genre masculin. Comme *Bouto, thoth*, qui probablement est la même divinité ou son fils, est l'âme intellectuelle du monde matériel et l'organisateur du monde spirituel. C'est lui qui envoya Osiris et Isis aux hommes, et qui s'incarna dans un autre *Thoth*, deuxième du nom, qui fut l'inventeur des arts et des sciences, le fondateur de la hiérarchie sacerdotale en Égypte, le dieu du discours et du commerce, le dieu cornu, le dieu sauveur, à tête d'ibis, portant dans ses mains, comme Pouh, la croix symbole de vie ; véritable Moïse, en un mot.

Le nom de *Bouto* paraît être formé de l'union de ces deux *Toth* ou *Thoth* avec le nom de *Pouh* ou *Poubasti*, divinité androgyne lunaire, qui s'identifie souvent avec sa mère Isis. En effet, la mythologie égyptienne dit de *Bouto* qu'elle existait avant les dieux. C'était l'intelligence

(1) H. de Charencey, *Mythe de Votan*.
(2) Davies, *British Druids*.

incréée qui préside à tout, et qui produit la trinité égyptienne Knef, Phta et Phré, ainsi que les autres décans. Quand les Égyptiens se furent de plus en plus enfoncés dans l'idolâtrie, *Bouto*, cette divinité primordiale, perdit de son prestige, et ne fut plus que la nourrice du jeune dieu incarné Horus ou Osar, le sauveur de son peuple et fils d'Isis ou Pounbasti, dont le symbole est le *lotus* ou lis d'étang, emblème de la pureté de cette déesse, dont il était dit « que nul mortel ne souleva jamais le vêtement ».

De même que le nom de *Bouto* ou *Pouh-Toth* est devenu *Boudivas*, *Boudea*, *Boudha* et *Poutha*, on le retrouve encore dans les noms des dieux de plusieurs peuples tant européens qu'américains : le *Théos* des Grecs et le *Theolt* des Mexicains ; le *Téoti* des Toltèques et le *Thara* des Tzendales (1), grands dieux spirituels, qui donnent la vie et qui président à tout ; le *Taautus* des Assyriens (2) et le *Teut, teutat* ou *teutatès* des Germains et des Francs, principe actif du monde, dieu des armées et de la victoire, sous la forme d'un javelot fiché en terre, dieu de la sagesse, du commerce et de la parole, sous la figure du chêne ; enfin dieu de la nuit, dieu de la mort et de l'enfer, sous le nom de *Dis* (3). On lui rendait alors des adorations au sein des forêts, au clair de la lune ou des flambeaux, et on lui immolait, comme à tous les autres dieux lunaires, des prisonniers de guerre et des chiens.

Enfin la même divinité se retrouve encore, avec les mêmes attributions de vengeur, protecteur et sauveur, dans le *Thor* des Scandinaves, le *Torn-ârsuk* des Groënlandais et le *Torn-rark* des Esquimaux du Mackenzie.

L'identité des mythes dérivés de l'histoire d'Abraham et de Moïse, unie à la promesse de l'incarnation du Dieu

(1) Baron de Bretonne.
(2) Layard, *Monuments of Nineveh*.
(3) Châteaubriand, *Etudes historiques*, Mœurs des barbares.

rédempteur, est facile à constater. Voyons, d'abord, celui que nous offre le brahmanisme :

D'après la « Mimansa », *Adibouda* ou Brahm, dieu suprême de l'Inde, intelligence incréée et spirituelle, voulant enfin se reproduire, se transforma en eaux primordiales et donna naissance aux cinq Boudhas inférieurs, et, par eux, aux cinq *boudhiçatoas* : en tout dix grands dieux ou devas, dont l'un, Padma-pani, par l'opération mystérieuse du *Lotus* ou *Padma*, engendra la trinité hindoue ou Trimourti, composée de Brâhma, Vichnou et Shiva.

Ce lotus ou Padma n'est autre que la déesse *Sara* ou Sri, appelée aussi *Maia*, laquelle est prise tantôt pour l'épouse de Brâhma, et tantôt pour celle de Vichnou et même de Shiva. Elle est comparable à la Junon des Grecs et à l'Isis des Égyptiens. Une statue de *Maia*, découverte dans le vallon qui en porte le nom, près de Montouroux (département du Var) (1), atteste que le grand mythe abrahamique et mosaïque se répandit aussi bien dans l'Occident que dans l'extrême Orient.

Le vichnouisme, religion rivale du brahmanisme, nous offre le même mythe ; car *Padma* (le *lotus*) ou *Maia* fut aussi femme de Vichnou, d'après les partisans de ce culte ; et dans sa neuvième métamorphose ce dieu s'incarna dans le sein de la vierge *Maha-maia*, qui conçut par l'influence divine, bien qu'elle fût l'épouse sans tache de *Souta-danni*, chef de la maison de *chakia*. L'enfant fut nommé *Boudha* ou *Poutan*, baptisé dans une eau divine, et considéré comme un être merveilleux et salué du titre de Dieu (déva) et de Dieu des dieux. Devenu grand il prit le nom de *Muni* (le pénitent), se conféra le sacerdoce, avec le titre de *Boudo Gaou-Thama* (dieu pas-

(1) *Matériaux*, 1875.

teur des vaches), prêcha sa doctrine aux hommes pour les rendre meilleurs, fut reconnu pour dieu dans Bénarès, la ville sacrée ; et enfin mourut pour se réabsorber dans l'essence divine. C'est là l'auteur du boudhisme proprement dit.

En Chine j'ai dit que ce mythe revêt une forme plus matérielle et primitive, parce qu'il y est plus antique. *Pouça* ou *Poutha*, la plus ancienne des divinités chinoises, étant allée un jour se baigner dans un fleuve avec ses compagnes, un *padma* ou *lotus* aux fruits rouges s'épanouit tout à coup sur sa blanche tunique. Poutha en cueillit et en mangea un grain et aussitôt elle conçut sans aucune opération humaine et mit au monde un fils, qu'elle ne quitta que pour remonter dans les cieux.

Enfin chez les Tchiglit, ou Esquimaux des bouches du Mackenzie, *Padmuna*, bienfaiteur de son peuple, après être issu de *Torn-rark* et s'être incarné sur terre, où il apprit aux Innoït les arts et le culte des esprits, remonta en corps et en âme dans le ciel et alla se fixer dans le soleil comme le Ménu indien. On doit donc identifier *Padmuna* au *Padmapani* des Hindous et au *Padma* des Chinois.

Par ce qui précède il devient évident que la phrase laudative ou optative consacrée par les rites lamaniques, au Thibet : « *O Mani Padmè oum !* » phrase que M. Huc traduit par : « Que le joyau soit dans le lotus. *Amen !* » n'exprime, en effet, rien autre chose que le dogme primordial de l'incarnation du Rédempteur, promis à Abraham et figuré par Moïse ; dogme mystérieux qui fut le fondement de l'osirisme, du brahmanisme et du boudhisme, et qui en dernière analyse n'est autre que le dogme judaïco-chrétien d'un fils d'Abraham (Brâhma, fils de Brahm) selon la chair, s'incarnant dans le sein de la très-pure vierge Marie (*maia*) représentée par la fleur immaculée du lis d'étang

ou *padma* (1) et par la lune (pulchra ut luna) et prenant naissance en ce monde pour y expier nos crimes par sa pénitence. D'où le nom de Pénitent (*Muni*, *Mani*) donné dans l'Inde et le Thibet au dieu-sauveur incarné.

C'est ainsi que nous voyons la vérité se faire jour à travers les ténèbres dont l'esprit de mensonge l'avait enveloppée. C'est ainsi que le grand et consolant dogme de l'incarnation du Fils de Dieu pour la rédemption du genre humain, dogme décrété de toute éternité, promis à l'homme déchu dès les premiers âge du monde, renouvelé solennellement à Abraham, le père de tous les croyants, et proclamé par Moïse, le sauveur de son peuple et la plus grande figure du Christ sauveur de l'humanité, fut connu et adopté par toute l'antiquité gentile, devint le dogme fondamental de toutes les théogonies, et devait nécessairement conduire les peuples au salut, si l'ennemi de tout bien, aidé des propres passions de l'homme, n'avait pris à tâche de l'enfouir sous un déluge d'erreurs, et de fausser la notion de la Divinité en lui substituant les personnages mêmes qui n'avaient été que les instruments de ses opérations (2).

Jusqu'ici le lecteur n'a vu en Amérique dans le mythe lunaire esquimaudo-caraïbe qu'une forme assez vivace du brahmanisme hindou, que je devrais appeler plutôt Abrahamisme. J'aurai à justifier en outre la théorie que j'ai développée en 1876, touchant l'existence du mythe lunaire mosaïco-boudhique parmi les Dènè-Dindjié et les

(1) Le *lotus*, ou fleur de nénuphar blanc, est un symbole de virginité, d'après Layard, et se retrouve aussi bien en Assyrie qu'en Égypte et dans l'Inde (*Monuments of Nineveh*).

(2) Quant aux analogies présentées par les noms de *Krichna*, *Maïa*, *Chakia*, *Souda* avec ceux de *Christ*, *Marie*, *Jacob*, *Juda*, elle n'étonnent plus si l'on admet avec le savant orientaliste Abel Rémusat que les religions de l'Inde ont été refondues et remaniées depuis l'apparition du christianisme.

anciens Mexicains; théorie qui n'est nullement contradictoire avec celle que je viens de soutenir dans ces pages, puisque le boudhisme, issu du vichnouisme, n'est qu'une modification du boudhisme brahmanique ou *Adi-boudhisme* (1). C'est ce que je ferai dans une note qui suivra mon travail.

Je passe maintenant au troisième chef de preuves qui milite en faveur de la provenance asiatique de la famille esquimaude.

CHAPITRE III.

SINGULIÈRE DIVISION DE QUELQUES PEUPLES AMÉRICAINS DE RACE ALTAICO-TOURANIENNE.

La tradition esquimaude expliquée dans le chapitre Ier nous a révélé la double descendance de la famille Innok ou esquimaude. Le parallèle présenté dans le chapitre II entre les croyances et les coutumes de cette famille et celles des peuples asiatiques ou issus de l'Asie, nous a confirmé dans cette persuasion qu'il existe dans la famille esquimaudo-caraïbe un alliage des deux races altaique et tartare, mêlées peut-être à un peu de sang araméen.

Une dernière et bien forte preuve de ce dualisme d'origine asiatique nous est fournie par la singulière division des peuples américains qui professent le mythe du dieu lunaire et croient à la métempsycose. Cette division, que je n'ai fait qu'énoncer il y a près de douze ans (2), est tout à fait indépendante de toute idée hiérarchique, féodale ou

(1) D'apres Ritter.

(2) *Etude de la nation Montagnaise.* Missions catholiques, no du 29 janvier 1869, p 40. Cette étude fut composée en 1865.

todémique ; elle est étrangère à tout préjugé de caste, puisqu'elle a justement un but contradictoire à celui qui est le mobile des castes hindoues. La division des castes brahmaniques sépare profondément les diverses classes de la société et établit entre elles des obstacles infranchissables. La division des castes dont je vais parler a, au contraire, pour but de prévenir la guerre civile et les unions incestueuses en obligeant chaque membre d'une caste de choisir sa compagne dans le camp opposé. Les enfants appartenant toujours à la caste maternelle, on conçoit qu'il est difficile que la guerre se déclare jamais entre ces castes amies, parce qu'elle y armerait les pères contre leurs propres enfants et les enfants contre leurs pères ; ce à quoi la nature s'opposera toujours.

Aussi, je crois que cette division est une création bienfaisante du boudhisme, par opposition à la division des castes brahmaniques, dont il fut toujours l'ennemi et le destructeur.

Nous avons vu que les Innoït reconnaissent pour ancêtres *deux* frères issus d'un même père, sans doute d'un navigateur ; car ils le symbolisent sous la figure du castor. De ces deux frères descendirent les *Tchiglit* ou Innoït jaunâtres, qui habitent à l'est de la mer de Behring, et les *Tchubluraotis* ou Innoït blancs, qui occupent l'ouest de cette mer, c'est-à-dire l'Asie.

Les Aléutes nous ont présenté la même scission en hommes de l'est ou Unalaskans, et hommes de l'ouest ou Atkans.

Le peuple caraïbe était également divisé en deux corps de nation : les Kallinago et les Allouaks.

Les *Dènè* de l'est ne participent point à une division bien tranchée, probablement parce que, étant isolés et séparés du flot de l'immigration par la barrière naturelle des montagnes rocheuses, ils ne purent fusionner autant

que leurs tribus occidentales avec les nouveaux colons qui arrivaient de l'Asie. Néanmoins, ils reconnaissent dans leurs rangs des *dènè-wa*, *dènè-sowéliné* ou hommes francs, hommes proprement dits, et des *eyuwi-dènè*, *éduni* ou hommes étrangers, hommes différents. La première catégorie seule pratique la circoncision, que les autres négligent. De plus, certaines tribus entières sont traitées de flancs-de-chien, fils de chien, à cause de leur origine mixte. Ce qui établirait ainsi chez les *Dènè* orientaux deux divisions originelles maintenant plus effacées.

C'est parmi les *Dènè* occidentaux et les *Dindjié* que la division est bien tranchée et fait partie inhérente des mœurs de ces Indiens ; si inhérente que l'infraction à la loi nationale du mariage d'une caste à l'autre est considérée comme un crime. Les Atnans, les Kenaïtz, les Ugalentsi, qui tous se nomment *Dnai* ou *Dnaïnè* (hommes), possèdent la division en deux camps, intitulés *gens de la droite* et *gens de la gauche*.

Chez les Dindjié de toutes les tribus, depuis le fleuve Anderson jusqu'aux bouches du fleuve Youkon, dans la mer de Behring, aux deux classes précitées de gens de la droite ou *Ettchian-Kré* et de gens de la gauche ou *Nat-tsin-Kré*, s'en joint une troisième nommée *gens du milieu* ou *T'endjidhœttsia-Krè*. Ces trois classes ou camps sont parfaitement indépendantes de la noblesse ou *Tchik''è*, laquelle compte des membres dans ces trois camps.

Les explications que nos Dindjiés donnent de cette singulière division ne sont nullement scientifiques, ainsi qu'on le pense bien. Ils en ont oublié la raison ou plutôt ils ne l'ont jamais connue, à cause de son ancienneté : « Cela a été ainsi de tout temps ; cela date du commencement du monde. Nos ancêtres nous ont dit que cela est bon. » Voilà bien souvent les réponses qui nous sont faites.

Quelques-uns prétendent que, primitivement, les hommes étant tous des animaux, les poissons, comme plus *blancs*, formaient la classe des gens de la droite; les quadrupèdes étaient les *noirs*, et formaient le camp des gens de la gauche. Quant aux oiseaux, ils n'étaient ni blancs ni noirs, et constituaient ainsi les gens du milieu. Ce partage, disent-ils, eut lieu après le déluge (1).

D'autres prétendent que les *Ettchian* sont plus *blancs* parce qu'ils font leur principal aliment du poisson. On trouve, en effet les Loucheux beaucoup plus blancs à mesure que l'on s'avance vers l'orient. Les femmes surtout y ont le teint blanc, farineux et incolore des dames chinoises. Les *Nattsin* de l'Est, se nourrissant de la chair de l'élan ou original, sont *noirs;* tandis que les Dindjié, qui vivent de chair de renne, participent aux deux couleurs, et forment le camp des *Tt'endjishœttsia.* Mais cette explication est aussi erronée que la précédente, parce que, dans chaque classe, il se trouve, tout naturellement, des individus appartenant aux trois camps et, partant, des blancs et des bruns.

Néanmoins, cette tendance involontaire et cette persistance à attribuer au *teint ou à la couleur* des hommes qui composent ces trois classes, l'origine de la division de leur nation bien que rien, dans les mots *ettchian*, *nattsin*, *tt'endjishœttsia*, n'ait trait à une couleur quelconque,

(1) Nous avons dans cette explication fabuleuse la répétition de la fable kollouche, citée par le baron Wrauggell et traduite du russe par MM. Dall et Pinart, du *Yehl*, ou le corbeau créateur, sorte de Noe comme le *Yao* des Chinois et le *Kun-Yan* des Dènè. De même que Noé eut trois fils dont on fait, à tort ou à raison, la souche des trois types blanc, noir et brun (jaune et rouge) du genre humain; ainsi ces Indiens font remonter à la triple division des hommes blancs, noirs et médians, c'est-à-dire qui ne sont ni blancs ni noirs. Les *Dnainé* prétendent aussi descendre, dit von Baër, du corbeau (Kenaïtz) par deux femmes. D'après les *Dènè*, les hommes descendent de *Kun-Yan* ou Noë, et les femmes, du corbeau-démon. Le corbeau joue un grand rôle dans toutes les fables brahmaniques.

mais n'exprime que les simples substantifs *droite*, *gauche* et *milieu ;* cette tendance, dis-je est bien faite pour stimuler davantage la curiosité de l'ethnologue, au lieu de la satisfaire, et pour provoquer de nouvelles recherches.

Elle prouve, du moins, que la division avouée et reconnue de nos jours, parmi les Dènè-Dindjié occidentaux, en présuppose une autre en *hommes blancs*, *hommes noirs* et *hommes bistrés*, d'un teint jaunâtre ou rougeâtre, ni blancs ni noirs. Et que les deux divisions sont analogues et fondées l'une sur l'autre. Les blancs sont les gens de la droite, le peuple préféré, choisi ; les noirs sont les gens de la gauche, les fils de la femme des ténèbres, les maudits. Quant aux jaunes ou bistrés, ils ne sont ni élus ni maudits ; ils tiennent le juste milieu. Je vois donc avec plaisir que quelques Dindjiés, plus sensés, avouent que cette division remonte à l'origine du monde.

Elle a donc évidemment trait aux trois races qui issurent de Sem, de Cham et de Japhet. Mais, quant à la loi matrimoniale dont il a été parlé plus haut, je persiste à la croire d'origine bouddhique. J'ignore si cette division si remarquable se trouve chez les Porteurs, les Babines, les Nahannès et autres tribus occidentales qui habitent au sud des Dindjiés, des Atnans et des Kenaïtzes, mais qui n'en communiquent pas moins fréquemment avec les Kollouches Naaska et Stikines.

Je passe maintenant au peuple kollouche lui-même. Cette nation, que nous avons vue se lier si intimement par ses coutumes, ses mœurs et ses croyances aux Caraïbes et aux Innoit, est encore plus occidentale que les Dènè-Dindjié, avec lesquels elle a aussi quelque parenté. D'après le pope Jean Veniaminoff, un des premiers missionnaires orthodoxes de l'Amérique russe, les Kollouches se divisent aussi en deux classes, et le mariage est subordonné, chez ces Indiens, à la même loi qui régit les

Dindjiés ; c'est-à-dire que chaque Kollouche doit choisir son conjoint dans la classe différente de la sienne. Chez ces sauvages, cette classification s'unit à la superstition todémique. La première de ces castes reconnaît pour génie tutélaire le loup, et la seconde, le corbeau.

Cette division n'est point exclusivement propre à l'Amérique. Bien plus, pour en trouver l'origine, sinon primitive, du moins secondaire, il nous faut traverser la mer de Behring et le Pacifique, et passer sur le continent asiatique. En effet, d'après Castrén, le célèbre philologue finnois, « un article du Code matrimonial des Tartares et des Samoyèdes et des anciens Finnois proscrit toute union entre individus de même tribu ; en sorte que, pour contracter un mariage valide, il faut nécessairement que les deux contractants appartiennent à des tribus différentes ».

Les Finnois, peuple scythe ou altaïque, et les Tartares, peuple touranien, possédant cette loi, il coule de source que tous les peuples appartenant à ces deux races, et dont nous avons examiné la conformité des coutumes dans le chapitre II : tels que les Ostiaks, les Vogoules, les Permiens, les Turcomans, etc., etc., doivent la partager aussi. Toutefois, je ne tiendrai compte ici que de celles des nations qui accusent formellement cet usage.

Mais voici qui est plus positif et caractéristique. D'après Laloubère, ambassadeur de France dans le royaume de Siam, et le P. Tachard, attaché à sa légation, les Siamois, dont le nom véritable est *Taï*, c'est-à-dire les Libres, sont tous divisés en deux classes, nommées *gens de la main droite* et *gens de la main gauche*. « Division singulière, ajoute l'écrivain, et dont aucune autre nation n'a encore fourni d'exemple. Les enfants appartiennent à la bande de leurs parents, et, si les parents sont de diffé-

férentes bandes, les enfants impairs sont de la bande de la mère et les pairs de la bande du père. Cependant il faut que le Naï ou chef de bande soit averti d'un mariage et qu'il y ait donné son consentement; sans quoi tous les enfants seraient de la bande maternelle. »

Les femmes sont d'autant plus soumises à cette loi, qu'elles servent à régler de quel côté seront leurs enfants (1).

Je rappellerai naturellement ici ce que j'ai dit, pages 605 et suivantes, de la remarquable analogie que je trouve entre le nom du peuple siamois *Taï* et celui de tous les peuples américains qui occupent la côte occidentale et de certaines tribus océaniennes. Les peuples kollouche, aléoute et caraïbe, en particulier, unissant la curieuse division dont je viens de parler avec cette analogie nominale (2), il devient évident aux yeux les plus prévenus que l'origine de ces peuples américains doit se chercher sur le continent asiatique.

Laloubère ne donne pas plus que nos Indiens *Dindjiés* la raison fondamentale de cette singulière division. Nous voyons seulement qu'elle est propre à la race scythe ou altaïque, à laquelle appartiennent les Finnois, les Ostiaks, les Samoièdes; aussi bien qu'à la race tartarienne, à laquelle appartiennent les Siamois et les Tartares. C'est-à-dire que cette division se retrouve chez des peuples de race blanche ou caucasique aussi bien que parmi des nations appartenant à la race jaune ou mongolique, ce qui nous ramène encore à la division des *teints ou couleurs*, ac-

(1) La Harpe, *Collection des voyages*, t. VII. D'après le *Dictionnaire d'ethnographie*.

(2) Je rappelle ici quelques-uns de ces noms : les Aléoutiens se nomment *Taï-och, Ta-giach*; les Kollouches, *Ta-gwan*; les Tuski *Ta gut*; les Caraïbes-Lencas, *Ta-ho*; les Aztèques-Nahuath, *Ta-kat*; les Nabojoes, *Ta-na*; les Pueblos, *Ta-han-éna*; les Esquimaux de Kadiak, *Taï-yuk*.

cusée par les Dindjiés. Il ne reste donc plus matière au doute : quelle que soit l'origine primitive de cette division, propre à l'Amérique et à l'Europe comme à l'Asie, mais qui a sa centralisation dans l'Asie méridionale, elle est un indice non équivoque du mélange de deux rangs et parfois des trois races qui se partagent le genre humain, dans toutes les nations dont cette division régit les lois matrimoniales. Ceci servira à expliquer pourquoi les savants ont tant hésité, pour la classification des Finnois, des Turcs, des Ibères, etc., entre la race caucasique et la race mongolique. On voit que tous ces peuples et beaucoup d'autres encore, tant américains qu'asiatiques, sont composés du mélange de deux races, et que d'autres comptent même trois éléments : le blanc, le noir et le jaune ou bistre.

Je m'arrête, car je n'ai pas la prétention d'avoir tout dit et de pouvoir tout dire sur cette matière intéressante. Ma tâche est remplie, parce que j'estime avoir prouvé, dans la mesure du possible (vu surtout la contrée où j'écris et l'immense éloignement où je me trouve de toutes les sources que je pourrais consulter), que le peuple esquimaudo-caraïbe, composé de deux éléments, l'un scythe ou altaïque, l'autre tartare ou touranien, est réellement d'origine asiatique; ainsi que l'attestent la tradition de sa provenance occidentale, l'identité de ses coutumes avec celles des Asiatiques, la connaissance qu'il possède du grand mythe lunaire brahmanique, et enfin sa division en deux classes, identique à celle des Siamois, des Tartares et des Finnois.

J'ose espérer que des éléments divers réunis dans cette étude surgira quelque clarté nouvelle, qui illuminera l'origine encore douteuse de plusieurs autres peuples américains. Il semble que c'est tout exprès, pour encourager nos perquisitions et nos enquêtes ethnologiques,

qu'ont été écrites ces paroles des livres sacrés : « Dans l'étendue de sa sagesse Dieu a établi des différences entre les hommes... Il en a élevé et *béni* quelques-uns... il en a *maudit* et humilié quelques autres (1)... ; mais il ne faut pas dire : Pourquoi ceci ? et pourquoi cela ? car *tout se découvrira en son temps* (2). »

Sans doute, le dépérissement rapide et en quelque sorte inévitable des peuplades américaines, l'extinction presque complète des anciens habitants de l'Europe préhistorique, sont bien de nature à nous frapper de stupeur ; mais pour tout homme qui croit en Dieu et en sa providence, point n'est besoin, pour expliquer ces phénomènes sociaux, de recourir au mélange de races (j'allais dire de natures) contradictoires dans leur organisation et s'excluant, se détruisant l'une l'autre. Il suffit de consulter le livre de la Sagesse pour apprendre les véritables causes de la mort sociale de ces peuples, par l'analogie des causes qui attirèrent contre les *sept nations* de la Syro-Phénicie ou pays de Chanaan, du temps des Hébreux, le verdict de mort et de destruction que Jéhovah fulmina contre elles :

« Vous avez eu en horreur, dit le Sage, ces anciens habitants de votre Terre Sainte, parce qu'ils faisaient des œuvres détestables par des *enchantements* et des *sacrifices impies ;* parce qu'ils *tuaient* sans pitié *leurs propres enfants,* qu'ils dévoraient les *chairs* et les *entrailles* des *hommes* et *buvaient leur sang,* contre notre loi sacrée... vous avez voulu les détruire par les mains de vos ancêtres (3). »

La pratique de la magie ou chamanisme (religion de Cham), les sacrifices humains, l'infanticide systématique et l'anthropophagie, voilà les quatre crimes dont la pra-

(1) *Ecclésiastique,* ch. XXXIII, v. 11-12.

(2) *Ecclésiastique,* ch. XXXIX, v. 26.

(3) *Sagesse,* ch. XII, v. 3 à 6.

tique invétérée attira sur les Palestins ou Chananéens la vengeance divine. Il ne faut pas attribuer à d'autres causes l'extinction si prompte des peuplades américaines, ainsi que des hordes préhistoriques, scythes, tartares et autres, à l'exclusion des peuples de race germaine peut-être. Les unes et les autres offraient à leurs divinités, surtout au dieu lunaire, des victimes humaines; et c'est à cette occasion surtout que l'infanticide était mis en pratique. La Palestine ne fut pas la seule à brûler les petits enfants et d'autres victimes humaines entre les bras de la statue d'airain de Moloch: l'Égypte, l'Inde, la Gaule celtique, la Scandinavie virent tour à tour ces affreux sacrifices se continuer en l'honneur de divinités aussi infâmes.

En Amérique, personne n'ignore qu'à l'exception des familles dènè-dindjié et toltèque, presque tous les aborigènes, civilisés ou sauvages, offrirent à leurs faux dieux en holocauste des prisonniers de guerre, des vieillards et des étrangers. Le cannibalisme était une partie inhérente de ces sacrifices humains.

Les anciens Scythes d'Europe, au rapport de Pomponius Mela, les Sarrasins, les Alains, les Gélons et certaines hordes bretonnes étaient encore anthropophages au cinquième siècle de notre ère (1).

Les sacrifices de vieillards sont encore en honneur chez les Esquimaux *Tchubluït* ou Tuski, peuple possesseur de monuments mégalithiques semblables à ceux des pays celtiques, comme ils l'étaient parmi les anciens Gaulois. Les Chippeways immolent aussi les vieillards, et ainsi faisaient les Caraïbes.

Chez les Kollouches, le chamanisme s'allie avec le cannibalisme le plus affreux, puisque les jongleurs ou chamans poussent le délire jusqu'à se repaître de la chair des

(1) *Etudes historiques*, p. 487.

morts, qu'ils vont déterrer à cette fin ! Les Wabanos, Cris et Chippeways ne leur cèdent presque en rien sur ce point.

Comme on le voit, le parallèle est frappant jusqu'au bout entre le nouveau et l'ancien continent.

Toutefois Dieu n'annula pas les Chananéens ; mais il réserva les moins coupables, « parce qu'il savait que leur race était inique, que la malice leur était naturelle, et que leurs pensées ne changeraient jamais ; que *leur race était maudite dès le commencement.* » Et, en conséquence, « Dieu pardonnait leurs péchés (1) ; » il permit que le cœur des Hébreux fût accessible à la pitié, et qu'ils laissassent vivre au milieu d'eux une partie des sept peuples voués à la destruction.

Ainsi en fut-il des habitants primitifs de l'Inde, de l'Europe et de l'Amérique, qui paraissent avoir appartenu aux familles chananéenne et sémitique.

Je n'ai jamais pu voir les misérables restes des nations peaux-rouges, rôdant d'un œil morne et mélancolique, revêtus de haillons en loques, aux abords des grandes cités de l'Union américaine et du domaine canadien qu'ils ont honte de traverser, mendiant tristement leur pain, en offrant aux blancs dédaigneux les chétifs et rares produits de leur industrie enfantine, sans penser aux restes des Chananéens laissés en Palestine par la pitié de leurs vainqueurs, à ces hordes hideuses et vagabondes que l'on aperçoit quelquefois encore dans les campagnes ou les faubourgs des villes d'Europe, amusant les curieux par des tours de prestidigitateur ou d'acrobate, tirant les cartes, disant la bonne aventure, rétamant la vieille vaisselle ou tressant des paniers : — peuple étrange, inconnu, mystérieux ; anomalie vivante au milieu de notre civilisation avancée,

(1) *Sagesse*, ch. XII, v. 6 et suiv.

qui, en plein dix-neuvième siècle, voit sa vie nomade s'écouler dans un chariot qui le transporte deci delà, comme le Tartare des tundri de l'Asie et le Sioux des prairies américaines; peuple qui nulle part ne porte de nom propre et uniforme, nulle part ne possède une nationalité reconnue et avouée, mais dont la provenance chananéenne semble être nettement accusée par les différentes épithètes qu'il reçoit de tous les autres peuples : « Égyptiens, Gypsies, Gitanos, Bohémiens, Zingari, Nahoaris, Poddas, Voddas, Négritos, etc. »; peuple vivant hors la loi commune, de la vie des parias, sans dieu, sans culte, sans gouvernement, sans chef, sans mariage ; se livrant à la rapine, au libertinage, au divorce et à la sorcellerie, comme le Hun du cinquième siècle et le Peau-Rouge du dix-neuvième ; vivant et mourant étranger à la société, qu'il dédaigne, et qui n'a pas pu se l'assimiler.

J'en suis persuadé, l'étude des mœurs, des coutumes, de la langue, des traditions et des notions religieuses des Bohémiens nomades, ces Peaux-Rouges de la vieille Europe, nous en apprendrait davantage, sur l'origine de ces derniers ainsi que sur celle des peuples préhistoriques, dont ils sont les derniers descendants, que l'étude des monuments primitifs ou des ruines froides et muettes que ces peuples nous ont légués dans les deux hémisphères.

E. PETITOT, Prêtre, O. M. I.

NOTE

DU CHAPITRE SECOND DU BOUDHISME EN AMÉRIQUE

Si j'ajoute cette note au travail que je viens d'achever sur l'origine des Esquimaux, c'est moins à titre d'explication que pour justifier la théorie que j'ai développée en 1876, touchant l'existence, dans l'extrême nord de l'Amérique, du grand mythe lunaire mosaïco-boudhique ; théorie qui, de prime abord, semble contredire celle que je viens d'exposer dans la tâche présente, relativement au mythe lunaire brahmanique ou plutôt abrahamique.

I

On a nié que le boudhisme ait jamais pénétré en Amérique. Je parle du boudhisme vichnouite ou boudhisme proprement dit. Je suis certain, au contraire, que cette forme de religion (qui, après tout, n'est qu'une modification du brahmanisme ou adi-boudhisme) a existé sur ce continent, de concert avec le brahmanisme lunaire, ainsi qu'on le constate de nos jours pour l'Europe septentrionale et occidentale. C'est ce que j'ai essayé de prouver dans mon Etude intitulée : *Six Légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse.* Ces deux religions, dont les formes, le rite, les pratiques sont différents, mais qui, au point de vue dogmatique, ne sont pas fort dissemblables, puisqu'elles reposent l'une et l'autre sur la théorie des incarnations successives d'une divinité trine et spirituelle, ont

existé simultanément en Amérique et en Europe, comme elles existent en Asie. Toutefois, le second de ces cultes, c'est-à-dire le boudhisme proprement dit, y fut d'une introduction postérieure au premier, et ne remonte pas avant l'ère chrétienne, selon toutes les probabilités.

A partir de cette époque, mais de cette époque seulement, la concomitance de ces deux religions sur le sol américain est parfaitement conciliable, dès que l'on admet l'identité des divinités *Bouto*, *Boudéa*, *Boudwas*, *Boudha*, *Poutha* ou *Pouça*, *Boutan*, *Votan*, avec le grand dieu protecteur de *Moutha* ou *Mouça*, c'est-à-dire Moïse; ce qu'il est difficile de révoquer en doute.

Dans ce cas, en effet, la religion primordiale de l'Inde n'aurait pas plus été le brâhmanisme que le vichnouïsme et le sivaïsme, sectes qui ne naquirent que postérieurement et se développèrent successivement aux dépens l'une de l'autre : c'est le boudhisme lui-même; non, à la vérité, tel qu'il fut prêché par *Shakkia-Muni* dans l'Inde, par *Bouto-Gaou-thama* à Ceylan, et par *Tsong-Kaba* au Thibet, mais tel ou à peu près que les livres sacrés des Hébreux ont représenté la religion naturelle des premiers patriarches, Abraham, Isaac et Jacob entre autres. Aussi est-ce avec raison que Rilter affirmait, il y a cinquante ans, qu'il existe dans l'Inde *un culte primitif de Boudha*, distinct du boudhisme vichnouïte, antérieur à tous les réformateurs, et duquel surgit le Boudha brâhmaïte (1).

Voilà le fait qu'ont paru négliger les érudits qui ne veulent pas reconnaître la présence du boudhisme en Amérique, par la raison qu'ils ont remarqué sur le continent des traces non équivoques de brâhmanisme.

Rilter s'est trompé sur un point, toutefois. Il a supposé que le Boudha brâhmaïte s'incarna *plus tard* en Boudha

(1) *Mythologie universelle*, p. 448.

vichnouïte, auteur du boudhisme proprement dit. Il a voulu subordonner ces théogonies à une chronologie rationnelle, oubliant que l'idolâtrie a toujours et partout fort peu compté avec la logique, la raison et la vérité. Qu'est-ce que l'idolâtrie, sinon un monstrueux et puéril assemblage de contradictions, d'anachronismes, de folies et de turpitudes ! Je vois, au contraire, concomitance entre les deux cultes du Boudha brâhmaïte sidéral et du Boudha vichnouïte proprement dit.

De fait, si l'on compare entre eux les dogmes du brâhmanisme et du vichnouïsme, on y aperçoit aussitôt des analogies et des ressemblances frappantes, qui en démontrent la parfaite identité. Examinons :

Brâhma-lune, fils du Boudha primordial ou Adi-Boudha, époux incestueux de sa sœur et condamné aux enfers pour ce crime, en sort en *pénitent*, pour subir quatre incarnations, dont la quatrième est celle de *Viadha-Muni*, poëte et écrivain.

Or, la neuvième incarnation de Vichnou, qui fut le Boudha auteur du boudhisme proprement dit, porte également le nom de *Pénitent* (*Muni*) de la race de Shakkia, révélant ainsi son identité avec le *Muni brâhmanique*.

La première incarnation de Brâhma, comme la première de Vichnou, n'est autre que le personnage de Noë et du corbeau de l'arche. Les deuxième, troisième et quatrième incarnations de Vichnou ont également trait au déluge et au combat des Titans. La cinquième relate des faits semblables à la destruction de la Pentapole. La septième incarnation, celle de Rama, ressemble à l'histoire de David ; la huitième, celle de Krichna, tout autant que la troisième incarnation de Brâhma, n'est autre que l'histoire de Moïse. Enfin, dans la quatrième incarnation de Brâhma et la neuvième de Vichnou, qui l'une et l'autre portent le nom de *Muni* ou *Pénitent*, l'histoire de

Moïse s'unit d'une manière frappante à la vie de Jésus-Christ (1).

Puisque les archéologues modernes reconnaissent que le boudhisme et le brâhmanisme ont laissé des traces en Europe, où ils durent être apportés par les invasions des barbares, on ne saurait trouver étrange que je révèle l'existence de mythes semblables chez les peuplades du nouveau monde, qu'il est facile d'assimiler aux hordes des cinq premiers siècles de notre ère, comme d'autres les assimilent aux tribus et aux peuplades de l'Inde et de son archipel (2).

Le culte primitif d'Adi-Boudha ou Brâhm n'ayant été introduit dans l'Inde que cinq siècles avant Jésus-Christ, par les Brahmanes chassés de l'Égypte, peut on concevoir commenton a cru pouvoir assigner tour à tour, comme date de la naissance de *Muni* ou *Mouni*, le Boudha fondateur du boudbisme proprement dit, les années 2099, 1369, 1027, puis enfin 887 avant Jésus-Christ ? Peut-on comprendre comment les Hindous ont osé donner à ce premier Boudba vivant trente-trois successeurs, tous pontifes du boudhisme, Boudhas vivants, dieux, élaborateurs et réformateurs successifs de cette même religion dans l'Inde, à aller jusqu'à *Boudo-Gaou-Thama*, le dernier des pontifes indiens, auquel on assigne l'an 628 avant Jésus-Christ pour l'époque de sa mort ?

Il y a dans cette chronologie des erreurs manifestes et indiscutables. Les orientalistes ont voulu faire des concessions, encore beaucoup trop larges, aux ridicules

(1) *Mythologie universelle*, p. 444.

(2) *I never visited a horde of Dyaks* (ou *Idaan*, aborigènes de Bornéo) dit le docteur Ernest Adam, *without involuntarily thinking of north American Indians; probably, from some similarity of feeling that exist between them, as to the necessity of either scalping their ennemies or of chopping off their heads... In many points their religious belief is also the same.* (*Voyage of Samarang*, vol. II, p. 328.)

prétentions des brâhmanes et des bon-zés à une antiquité poudreuse. « Aussi, dit le savant Odolant-Desnos, il est clair que cette figure complexe de Boudha, sur laquelle on a réuni une foule d'évènements arrivés à divers individus de ce même nom, ou bien à d'autres personnages ayant des noms différents, que l'on a voulu faire passer comme autant de ses incarnations, *n'est qu'une seule et même incarnation de Brâhma ou de Vichnou*, d'après les partisans mêmes des deux sectes (1). »

Pour moi, donc, ce Boudha vichnouïte, dont les origines sont si incertaines, de l'aveu même de ses partisans et adorateurs banians, n'est autre, ainsi que le reconnaît l'auteur précité, que le grand législateur Moïse ou *Mouça,* à la vie duquel on a lié et soudé les actions les plus marquantes de la vie de Jésus-Christ, dont il fut, d'ailleurs, la figure mystique la plus accomplie et le premier des prophètes. Il suffit de consulter la vie et les actes de Boudha pour se convaincre de la vérité de cette assertion, vérité qui n'a pas échappé à plusieurs auteurs. Malheureusement, plusieurs autres écrivains, faute d'être éclairés par la foi chrétienne, se sont complètement égarés sur ce point. Éblouis par les siècles d'antiquité que les Hindous entassent autour de leurs fausses divinités, ils se sont laissé tromper par ces apparences mensongères ; le christianisme leur a paru bien jeune à côté des théogonies sanscrites, dont il leur a semblé n'être qu'un dérivatif décoloré. Et, par une aberration des plus étranges, ces érudits ont donné à la fable la préséance sur la vérité ; au fatras de turpitudes, d'incestes, de meurtres et d'enfantillages qui constitue le fond et la forme des religions de l'Inde, l'antériorité sur les dogmes si purs, si lumineux, si spirituels, si satisfaisants pou l'intelli-r

(1) Docteur Odolant-Desnos, *Mythologie universelle*, p. 444.

gence et pour le cœur que renferment les deux Testaments des Églises juive et chrétienne.

J'admets donc que *Muni*, quatrième incarnation de Brâhma et neuvième de Vichnou, est le personnage de Moïse (*Mouça* ou *Moutha* en syriaque, *Mosis* en égyptien, *Mösché* en hébreu), dont on assigne la naissance à l'an 1571 avant le Christ. C'est donc à cette date que l'on doit placer la naissance de *Muni*, et non aux années 2099 ou 887; parce que, chronologiquement parlant, la prétendue incarnation de *Muni* ne fut que la quatrième de Brâhma-lune, époux de *Sara-Vacti*, dans lesquels nous avons reconnu, avec M. E. Quinet, Abraham et Sara. En remplaçant les incarnations hindoues par des générations naturelles, ce qui est très rationnel, nous avons, entre Brâhma et Muni, c'est-à-dire entre Abraham et Moïse, trois générations marquantes à placer, et l'Ancien Testament nous les fournit aussitôt dans les personnages célèbres Isaac, Jacob et Joseph, ou bien Lévy, si l'on tient à conserver la ligne généalogique, dont s'occupa d'ailleurs fort peu la mythologie païenne, chez quelque peuple qu'on l'étudie.

L'histoire de Viaça-Muni et de Çakkia-Muni s'accorde très bien, en effet, avec celle de Moïse. C'est un solitaire élevé tout d'abord à la cour des rois, puis poëte, écrivain, historien, pasteur de vaches, le meilleur et le plus doux des hommes, exempt des passions humaines, instituteur d'un décalogue, l'ami de Dieu, le bienfaiteur des hommes et le sauveur de son peuple. Tel est *Muni*, appelé *Samanna, Samen*, etc.

Ce sont bien là les caractères que nous ont présentés les mythes du *Pouça* chinois, de l'*Adi-Boudha* brâhmanite et du *Boudo* égyptien.

Mais voici, de plus, en quoi le *Boudha* vichnouite est également considéré comme le personnage défiguré de

Jésus-Christ. Le Pénitent (*Muni*), qui fut aussi Boudha, dut le jour à la vierge *Maha-Maïa* (Maria), épouse sans tache de *Souta-danni* (Juda), roi et chef de la maison de *Çakkia* (Jacob). Maia conçut par l'opératiou mystérieuse de la Divinité sans la participation d'aucun homme et sans cesser d'être vierge avant, pendant et après son enfantement. Muni ou Boudha fut baptisé dans une eau divine et considéré ensuite comme un être miraculeux. On le salua alors du titre de Dieu des dieux. Résolu de rendre les hommes meilleurs, en leur prêchant sa nouvelle doctrine, il commença son apostolat par la pénitence, les austérités et le jeûne le plus rigoureux. Puis il fit choix de disciples, se conféra à lui-même le sacerdoce avec le titre de Pasteur (*Go thama*), établit dix commandements, opéra des miracles, alla siéger dans l'enceinte du temple de Bénarès, la ville sainte, dans laquelle il fut reconnu et acclamé comme roi et Dieu, puis enfin mourut et fut réabsorbé en Dieu, après avoir promis qu'il se réincarnerait dans ses successeurs à jamais.

Cette singulière et remarquable conformité entre la vie de Çakkia-Muni (le pénitent de la maison de Çakkia) et Jésus-Christ, le pénitent de la maison de Jacob, me porte à ne voir, dans les trente-trois pontifes ou boudhas vivants qui élaborèrent la religion boudhique, que les trente-trois ans de la vie mortelle du Sauveur des hommes ; et dans le personnage de *Boudo-Gaou-Thama*, le dernier des réformateurs indiens, que l'apôtre saint Thomas lui-même. On sait que ce grand pionnier de l'Evangile porta la bonne nouvelle avec le plus grand succès dans la Médie, en Perse, dans la Bactriane, l'Hyrcanie, et enfin dans les Indes orientales, où la ville de Calamines vit son martyre (1).

(1) *Breviarium romanum*, officium XXI decembris.

D'après quelques lettres récentes de nos missionnaires français au Thibet (lettres dont il ne me reste présentement que le souvenir), le nom d'un certain *Thoma* ou *Thama* serait souvent invoqué dans la liturgie lamanesque.

Le grand apôtre de l'Asie centrale et méridionale ayant dû, nécessairement, en exposant à ses néophytes l'enchaînement sublime des vérités révélées, leur faire connaître *Moutha* ou Moïse et les autres patriarches, en même temps que *Aïça* ou Jésus-Christ, dont ils furent les figures et les précurseurs, la gentilité dut lui départir sans doute à lui-même le surnom de *Boudha,* qui, dans l'Inde, paraît avoir été décerné à plus d'un célèbre personnage de l'antiquité hébraïque, par suite de cette propension des gentils à diviniser tous les grands hommes (1).

Dans le cas présent, ce titre de canonisation, si je puis ainsi m'exprimer, accordé par la voix publique à l'apôtre *Thama*, substitue au nom hindou *Boudha* celui, tout égyptien, de l'antique divinité *Boudo,* comme pour nous fournir une nouvelle preuve de la parfaite identité du mythe boudhico-mosaïque chez les deux peuples.

Quant à l'addition du mot *Gaou*, qu'on écrit ailleurs *Go, Gu,* c'est un autre titre qui me paraît dériver de la racine sanscrite *gâ, gam* (*aller*, d'où est venu le *go* des Anglo-Saxons), laquelle convient très bien pour désigner le saint voyageur, le pionnier de la foi chrétienne dans l'Inde ; ce qui nous donnerait : le Pèlerin *Thama;* — ou bien, ce qui est peut-être plus probable, cet affixe n'est autre que la racine aryenne *gust*, *gud*, *god*, *geit*, *ghost*, qui, dans tous les dialectes de cette classe de langues, exprime,

(1) Les Peaux-Rouges d'Amérique n'ont pas d'autre épithète, d'autre titre à décerner aux hommes remarquables que celui de *Manito, Yédariyé*, *Wakan*, etc., selon les idiomes. Et ces mots sont le nom même de la Divinité parmi eux.

dit Max Müller (1), la spiritualité, la divinité, la sainteté. Nous aurions donc, dans ce cas : le divin, le spirituel, le saint *Thama*.

D'après M. l'abbé Huc (2), les lamas, qui représentent leur dieu Boudha avec une figure blanche et douce, un nez long, de grands yeux et le type caucasique, appellent l'Occident *Terre des esprits*, *Sanctuaire de l'Eternité*, parce que, disent-ils, c'est le point de l'espace d'où a émané le culte de Boudha. Il ne leur vient jamais à la pensée de designer Ceylan ou l'Indoustan comme les berceaux de son origine.

Quand on sait que l'apôtre Philippe alla prêcher dans la haute Asie, André chez les Scythes, Simon en Perse et Barthélemy dans les Indes conjointement avec saint Thomas (3), qui fut également l'apôtre des Parthes et des Tartares, on aurait lieu de s'étonner qu'il ne restât dans l'Asie et surtout dans les Indes aucun vestige d'une religion qui, dans toute l'Europe et dans une partie de l'Afrique, renouvela la face de la terre. C'est au contraire au même courant des idées chrétiennes qui parcourut simultanément l'Asie et l'Europe et que les apôtres inoculèrent dans l'esprit des Hindous ou plutôt des Sanscrits, comme ils l'inculquèrent dans celui de nos ancêtres latins, slaves, franks, germains, bretons, etc., que j'attribue cette similitude de types, de formes, de détails même, que la peinture, la sculpture et la céramique offrent entre les statuettes du Boudha vichnouite et celles de Notre-Seigneur ou de ses successeurs les apôtres et les évêques, ces pasteurs des brebis du Christ. En effet, les Hindous représentèrent leur Boudha en bronze sous forme de petites idoles revêtues d'habits

(1) *Science du langage.*
(2) *Tartarie et Thibet*, 1856. Edition anglaise.
(3) Chateaubriand, *Etudes historiques*, p. 131.

longs et amples, ne ressemblant en rien au vêtement des prêtres ou des nobles banians, la tête nue et entourée d'un nimbe, tenant de la main gauche le globe terrestre et de la droite la crosse pastorale, semblable à celle de nos évêques, crosse que les Hindous ornent d'anneaux de bronze formant crécelle, peut-être à l'imitation des sonnettes d'or qui bordaient par en bas la robe du grand prêtre chez les Hébreux. Ces statuettes portent en outre sur leur socle la *svatisca* ou croix grecque aux branches coudées.

Des statuettes et des crosses de bronze en tout semblables à celles que je décris ici ont été découvertes dans les pays scandinaves, dans les palafittes de la Suisse (1). On les a aussitôt attribuées au culte boudhique. Cela peut être ; mais il y a autant de probabilité à admettre que la présence de ces objets, chez les peuples préhistoriques d'origine scythe, accuse, chez ceux qui les possédaient ou qui les introduisirent dans l'Europe occidentale, des idées et des croyances tout à fait chrétiennes et les mêmes que celles qui prévalaient à la même époque dans les Indes (2).

Ces objets ne sauraient même être antérieurs au troisième ou au quatrième siècle ; parce que, de même qu'il est reconnu par les savants que le boudhisme proprement dit ne fut introduit en Chine, et de là dans tout l'extrême Orient, qu'à partir du *second siècle de l'ère chrétienne*, de même il n'a pu franchir plus tôt la distance qui sépare

(1) Voir les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, année 1875. Toulouse.

(2) Sous Septime Sévère, au troisième siècle, « Pantenus, chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, prêcha la foi aux nations orientales : il *pénétra dans les Indes ; il y trouva des chrétiens* en possession de l'Evangile de saint Mathieu, écrit en langue hebraïque, et que cette Eglise tenait de l'apôtre Barthélemy. » (*Etudes historiques*, p 158. D'après l'historien Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. V, p 95.)

l'Inde de la Scandinavie, qui en est infiniment plus éloignée.

On me dira que les développements qui précèdent rajeunissent considérablement le boudhisme vichnouite ou boudhisme proprement dit. Il ne me paraît pas qu'il puisse en être autrement, car serait-il possible d'admettre qu'après avoir pris naissance plus de deux mille ans ou, si l'on veut, huit cents ans seulement avant le Christ, cette religion ait mis un si long espace de temps pour franchir l'étroite distance qui sépare l'Inde de la Chine? Et comment concilier l'étroite ressemblance que la vie de Boudha offre avec celle du Rédempteur, si le personnage hindou a vécu deux mille ans ou même huit cents ans avant Jésus Christ?

On le voit, voilà autant de contradictions inconciliables et qui dérouteront toujours la science sophistique et incrédule.

Mais, admettez l'identité entre le divin pénitent Muni de la race de Cakkia et du sang de Souda, le fils de Maia, et le divin pénitent Jésus, le fils de la vierge Maria, de la race de Jacob et du sang des rois de Juda; reconnaissez l'étroite ressemblance qui existe entre le dernier des Boudhas vivants hindous, successeurs de Muni, *Boudo Gaou-Thama*, et l'apôtre saint Thomas, ainsi que les analogies les plus frappantes vous y autorisent et vous y invitent, et aussitôt toute contradiction disparaît; vous concevez comment deux siecles auront été nécessaires, mais auront suffi pour que le christianisme, si défiguré qu'il ait été ensuite par les imaginations orientales et le nestorianisme naissant, ait pu franchir la distance qui sépare l'Hindoustan de l'empire chinois.

Sans aucun doute, c'est ce même christianisme, défiguré sous le nom et les formes du boudhisme, qui, primitivement, pénétra dans la Scandinavie par l'intermé-

diaire des Samanéens de la haute Asie ; ces Tartares et ces Scythes évangélisés tout d'abord par les apôtres André et Philippe, et dont le boudhisme fut essentiellement le culte dominant et particulier (1).

Mais le boudhisme a passé par trois phases ou périodes qu'il est bon que le lecteur de ces études se remette sous les yeux. Quoique son histoire soit bien connue, je vais l'ébaucher en quelques coups de crayon. Si elle n'offre rien de neuf au lecteur, elle me servira du moins à établir mes distinctions relativement à l'espèce de boudhisme connu et pratiqué par les aborigènes de l'Amérique.

II

1° La première phase ou période du boudhisme est celle de l'*Adi-boudhisme* ou boudhisme brâhmaïte. Ce boudhisme primitif ne fut que la loi naturelle transmise oralement par les patriarches depuis Noë jusqu'à Moïse. Abraham y joue le plus grand rôle, ainsi que nous l'avons vu. Mais cette loi véritable, obscurcie par la fable, n'est parvenue dans l'Inde que par le canal corrompu et corrupteur de la Chaldée et de l'Egypte.

Le mythe principal de cette période est le *mythe lunaire abrahamique*, que nous avons vu répandu dans l'Hindoustan, parmi les sectateurs de Brâhma, qui l'apportèrent de l'Égypte cinq siècles avant Jésus-Christ. Son culte, qui

(1) Ce fut en effet au troisième siècle, sous Gallien, que la Scythie vomit ses peuples sur l'Asie Mineure et sur la Grèce, et que l'on vit paraître ces Scythes *Borans* ou *Borhans* (nom de Boudha chez les Tartares), qui probablement « n'étaient autres qu'une colonie de Goths ». (*Etudes historiques*, p. 88, d'après l'historien Zozime, liv. I, et Grég. le Thaumaturge. Epist. ap. Masc.)

domina en Perse, au Thibet, dans la Scandinavie, la Thrace, etc., est caractérisé par le croissant lunaire, et il donne au dieu boudhique les noms égyptiens de *Pouh* et de *Bouto* ou *Boudo*.

En Amérique, cette forme primitive du boudhisme se retrouve très clairement empreinte dans la tradition et le rite lunaires de la grande famille esquimaudo-caraïbe. Les Esquimaux et les Groënlandais ont aussi des lampes en forme de croissant lunaire ; les Caraïbes portaient des croissants et avaient des prêtres nommés *Boudo* ou *Boutio*.

Pendant cette première période du boudhisme, la religion boudhico-brâhmaïte 'a pu se répandre, en Europe et en Amérique, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre second de cette étude (1). Il est fort admissible que les migrations des races âryenne, araméenne et samanéenne se soient succédé à l'ouest comme à l'est de l'Asie centrale, emportant avec elles le culte et la tradition abrahamique-lunaire jusqu'à l'époque où les apôtres du christianisme ont rencontré les hordes scythes et altaïques, qui devinrent plus tard les Scandinaves, les Finnois, les Celtes, les Slaves et les Germains, et leur ont communiqué les notions mosaïco-chrétiennes que l'on remarque dans la seconde période du boudhisme.

La seconde phase du boudhisme est celle qui com-

(1) Dès le troisième siècle de notre ère nous voyons le mythe abrahamique connu et vénéré dans Rome païenne. Voici ce qu'on lit dans les *Études historiques*, p. 167, l'an 235 de J.-C.: « Il adorait dans une chapelle domestique l'image de Jésus-Christ entre celles d'Apollonius de Thyane, d'*Abraham* et d'*Orphée*. » (Lamprid., in *vit. Alex. Sev.*, p. 328.

Au quatrième siècle, sous Constantin, « Eutropia, mère de l'impératrice Fausta, remplaça par un oratoire chrétien, *au chêne de Mambré*, un autel profané » élevé en l'honneur d'Abraham. (*Études historiques*, p. 227, d'après les historiens Socrate, Sozomène et Eusèbe.)

Comme on le voit, le polythéisme s'était depuis longtemps emparé des héros du judaïsme pour en faire des dieux.

mence avec *Muni* et finit avec *Boudo Gaou-Thama*. C'est le boudhisme vichnouïte ou le boudhisme proprement dit. Il n'est autre que l'union du mosaïsme et du christianisme à un grand nombre d'erreurs brâhmaniques et de coutumes païennes; Moïse y joue le plus grand rôle, tout en s'y identifiant, en quelque sorte, avec la personne de Jésus-Christ.

Le mythe principal de cette forme du boudhisme hindou est le *mythe lunaire mosaïque*, dont les emblèmes sont la *svastica* ou croix coudée, les crosses armées de crécelles et les statuettes de Boudha, semblables aux images du Sauveur du monde. C'est cette forme, mais encore dépourvue du mélange des idées chrétiennes, qui constituait le culte national de la Mésopotamie et de la Thébaïde. Nous le trouvons également au Mexique, au Yucatan et au Pérou. On doit lui attribuer les croix de cuivre et de bois trouvées à Cusco, au Yucatan et sur les bords du fleuve Saint-Laurent; les ordres religieux et les colléges de prêtres mexicains; les statues d'Uxmal, de Palenqué, etc., si semblables à celles de Boudha, etc. Enfin, nous avons vu, dans ma cinquième étude : *Six Légendes américaines*, etc., que le mythe lunaire mosaïco-boudhique constitue le fond des croyances de la grande famille septentrionale des Dènè-Dindjié.

Dans le territoire du Nord-Ouest, ce peuple est entièrement dénué de monuments. On ne trouve chez lui ni croix ni statues; mais il connaît, par la tradition, la croix et l'encensoir; il conjure le dieu lunaire de passer par-dessus la terre en forme de croix, et, dans ses fêtes lunaires, il croisait des flèches et agitait des crécelles ayant la forme de crosses (*pelpèli*).

Voyons maintenant comment le boudhisme proprement dit se répandit de l'Hindoustan dans l'extrême Orient et jusqu'en Amérique :

Nous avons vu que la connaissance de Boudha fut introduite en Chine, au second siècle de l'ère chrétienne, sous le nom de *Kiutan* ou de *Fo*. Il n'y fut point tout aussitôt corrompu comme on l'y voit de nos jours ; puisque, au neuvième siècle, on trouvait encore, dans le Céleste Empire, des vestiges évidents d'un christianisme pur.

D'après le savant sinologue de Guignes, qui a traduit l'historien chinois Li-You-Tchéou, ce fut l'an 458 de notre ère que des Samanéens de Samarcande introduisirent au Fou-Sang, c'est-à-dire en Amérique, le grand mythe mosaïco-boudhique. Boudha y prit les noms tout scandinaves *Tan*, *Ton*, *Dan*, *Wéta*, *Odon*, *Othon*, *Votan*, *Wotan*, qui sont en même temps parfaitement compréhensibles dans l'idiome dènè-dindjié ; ce qui prouve que déjà, à cette époque, la jonction des Samanéens ou Tartares boudhiques de la haute Asie avec les hordes scythes et altaïques, introductrices du culte des Ases scandinaves, avait déjà eu lieu. Des Scandinaves ont donc pu arriver par l'extrême Orient, comme ils se transportèrent aux confins de l'Europe par l'Occident. Aussi M. le baron de Brotonne voit-il des Ases dans les Astèques, le peuple conquérant des Toltèques du Mexique.

Au Japon, le boudhisme ne pénétra que postérieurement à l'Amérique. Ce ne fut qu'en l'an 552 de notre ère, et il ne s'y établit que très difficilement, parce qu'il y rencontra déjà établie une religion mystique, celle de Sinto ou des Esprits. Boudha y prit les noms de *Bot* et de *Pout*, qui rappellent encore le *Pouh* lunaire des anciens Égyptiens, lié si intimement à *Toth*, le Verbe ou la Parole, et à la grande divinité primordiale *Bouto*.

Chassé du cœur de l'Inde, vers le septième ou le huitième siècle de notre ère, par le triomphe du culte démoniaque de l'horrible Siva, qui reçut alors sa dernière forme, Boudha pénétra et se réfugia à Ceylan sous le

nom de *Poudan*. Il passa aussi dans l'Inde transgangétique, à Siam, en Cochinchine, dans la presqu'île de Malacca, dans les royaumes de Birmanie, d'Ava et de Pégu, à Java, à Bornéo, etc., où il fut connu sous des noms différents; ses principaux sont : *Buda, Budda, Budha, Çakkia, Çaaka, Samen, Samana, Samono-Khodom*, etc.

Dans une autre direction, le boudhisme pénétrait vers le nord, et s'introduisait à Cachemire sous le nom de *Bod;* au Thibet, sous ceux de *Pouta* ou *Boutan;* et enfin, dans les vastes plaines de la Bactriane et de la Tartarie, sous le nom de *Bourhan*.

Là le boudhisme vichnouite ou mosaïco-boudhisme rencontra, ainsi que je viens de le dire, le culte idolâtrique des Ases scandinaves, avec lequel il se fondit, et parvint aux confins de l'Europe occidentale et septentrionale, sous les noms de *Boudwas, Woden, Odin, Wodan* et *Odon* (1).

Telle fut la seconde période du boudhisme.

Il peut se faire que la race qui introduisit dans l'Europe occidentale les bâtons pastoraux en bronze ornés de crécelles, les images de bronze du prétendu Boudha, la croix coudée ou *svastica*, ne fût point sortie de l'Inde, mais seulement de la Palestine, où le vrai christianisme et même les premières sectes dissidentes prirent naissance; et que de ce point elle ait rayonné aussi bien dans l'Inde que dans la Scythie et la Scandinavie.

Il peut se faire même qu'au lieu d'une race introductrice de ces objets, nous n'aurions affaire qu'aux pionniers de l'Évangile ; et cette hypothèse est encore plus admissible que la christianisation des Scythes scandinaves par le canal des Samanéens.

L'une et l'autre de ces hypothèses n'empêchent nulle-

(1) Voir *Mythologie universelle*, article BOUDHISME.

ment d'admettre que le boudhisme primordial ou boudho-abrahamique ait pénétré dans l'Inde comme dans l'Europe après la dernière dispersion des Brâhmanes de l'Égypte.

Enfin, et comme dernière alternative, il peut se faire encore que ces mêmes Brâhmanes, propagateurs du mythe lunaire abrahamique, aient possédé également les emblèmes de la croix et de la crosse pastorale ; parce que, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, le personnage de Boudha est essentiellement polymythique, grâce au système des incarnations hindoues, et se rapporte autant à Abraham, à Isaac, à Jacob et à Joseph, qu'à Moïse et à Jésus-Christ. Le boudhisme, sous ces deux premières phases, est comme un grand compendium de la cosmogonie mosaïque unie au récit évangélique ; et il cumule autant d'individualiés qu'il y a de grands personnages dans les deux Testaments.

Or, *Jacob* était *pasteur de troupeaux* comme *Chakka*, dont le nom semble n'être qu'une mauvaise prononciation du premier. Il portait donc la houlette, ainsi que Joseph, Juda et les autres patriarches. Moïse lui-même avait été *pasteur*. Enfin Jésus-Christ, qui s'intitule *le bon pasteur*, institua tous ses successeurs *pasteurs* de son troupeau, et arma leurs mains de la crosse ou houlette pastorale symbolique.

Moïse, il est vrai, fut le premier homme qui, dans le désert, érigea la croix comme un signe de salut ; et Jésus-Christ mourut en croix, comme aussi saint André, l'apôtre de la Scythie. Depuis, la croix fut léguée aux chrétiens, comme signe de bénédiction. Mais, avant Moïse et Jésus-Christ, le patriarche Jacob avait produit le signe auguste et emblématique de la rédemption du monde en bénissant, de ses bras croisés sur leurs têtes, les deux fils de Joseph. Et ce fut justement

une *croix coudée*, comme l'est la svastica boudhique.

Enfin, à Abraham et à Jacob, aussi bien qu'à Jésus-Christ, fut promis l'empire du monde, figuré par le *globe terrestre*, que l'on place allégoriquement entre les mains du Christ et des apôtres, comme on le voit aussi entre celles de Boudha.

La troisième et dernière phase ou période du boudhisme est historique et moderne. Elle ne date que du quatorzième siècle et s'appelle *Lamanienne* ou religion du Talè-lama.

A cette époque, les Tartares boudhistes, victorieux sous Djengis-Khan, Timour-Leng et Kublai-Khan, demandèrent à Rome et en obtinrent des missionnaires catholiques. C'étaient des religieux dominicains, aux longs vêtements et à la tête rasée, qui leur furent envoyés. Parmi eux se trouvait un évêque. Ce fut quelque temps après cette époque que le lama *Tsong-Kaba* réforma une dernière fois le boudhisme thibétain, après que le Boudha vivant, chassé de l'Inde, s'y fut réfugié. Il lui donna sa forme actuelle, nommée *lamanisme*. Elle présente les conformités et les rapports les plus frappants avec le catholicisme, parce que le réformateur adopta et introduisit dans sa réforme un grand nombre de cérémonies et de coutumes catholiques. Tsong-Kaba dépeignait son maître comme ayant la peau blanche, le nez long et de grands yeux brillants. Ce devait être l'évêque-missionnaire envoyé à la Grande-Horde, par les soins du Saint-Siège et de saint Louis, roi de France (1).

Cette forme raffinée du boudhisme a-t-elle pu pénétrer en Amérique ? Cela se pourrait pour ce qui est de l'Amérique centrale ; car il est de fait que les invasions astè-

(1) Huc et Gabet, *Tartarie et Thibet*, p. 204. Edition anglaise, 1856. London, Longman, Brown, Green and Longmans.

ques, qui y détruisirent l'empire toltèque, ne commencèrent qu'au treizième siècle de notre ère, et que ces barbares, venus de l'Asie, se virent suivis par une foule d'autres hordes tartares ou autres. Mais il n'entre pas dans mon plan de raisonner sur des hypothèses.

J'ai prouvé, dans la mesure du possible, que le grand mythe lunaire boudhique, corruption et en même temps alliage du judaïsme et du christianisme avec le paganisme oriental, fut introduit en Amérique sous ses deux premières formes : boudhisme abrahamique et boudhisme mosaïco-chrétien. Par là s'expliquent maintenant avec facilité ces analogies d'usages et de coutumes, de légendes et de mythes ; ces ressemblances de détails même que j'ai si souvent constatées et consignées au papier, dans le cours de mes Études sur les Dènè, les Dindjié et les Innoït; entre ces peuples américains et les Hindous, les Chinois, les Chaldéens, les Chananéens, les Hébreux et les Égyptiens de l'antiquité. Nous y avons vu unis et mélangés, mais non indiscernables, les deux éléments *israélite* et *gentil.*

Le premier chez les *Dènè-Dindjié,* où il se trouve mêlé à un léger levain de paganisme.

Le second chez la grande famille *innoït-kallinago,* composé multiple de plusieurs souches gentiles, ainsi que le sont également un grand nombre d'Américains, uni à un faible mélange de mosaïsme.

E. PETITOT, Prêtre, O. M. I.

FIN.

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue d'Arcet, 7.


University of Alberta Library
0 1620 0750 4614